

George W. Bush
La vérité
quand je ne mens pas

BIOGRAPHIE

De sa naissance
à la fin de son second mandat

Victor Ojeda-Mari

ISBN- 979-10-424-0964-7



Les Éditions le Gant et la Plume
32, rue Jean Pauly – 33130 - Bègles - Gironde



© Victor Ojeda-Mari - L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Introduction

Quelques définitions du mensonge :

« Le mensonge est l'énoncé délibéré d'un fait contraire à la vérité, ou encore la dissimulation de la vérité (dans ce dernier cas, on parle plus particulièrement de mensonge par omission). »

« En général, le mensonge s'oppose à la véracité, à la sincérité ou à la franchise. »

J'ai eu l'occasion de lire « Instants décisifs » de George W. Bush et j'ai été scandalisé par ses mensonges.

George W. Bush avec ses complices, Dick Cheney, Donald Rumsfeld, Tony Blair et d'autres (ne serait-ce que lors de l'invasion de l'Irak à partir d'un mensonge qui fit des centaines de milliers de morts, sans compter les blessés), sont des criminels de guerre méritant d'être jugés par la Cour Pénale Internationale (CPI) pour crimes contre l'humanité.

Cette biographie en plusieurs tomes, non déterminés, a été construite principalement à partir de faits, de personnages réels, de documents avérés ou déclassifiés.

J'ai tout fait pour m'immerger dans le personnage de W. pour qu'il soit plus vrai que nature et pour qu'il dise la vérité qu'il devrait avouer s'il ne mentait pas.

Ce livre est dédié à toutes les victimes du terrorisme qu'il soit : religieux, raciste, politique, financier, étatique...

Chapitre 1 - La dynastie Bush

Mes chers lecteurs, imaginez que vous êtes dans mon ranch au Texas. Dans mon bureau, les pieds posés dessus, je suis enfoncé dans mon fauteuil préféré en cuir, et vous devant dans un autre que je réserve à mes amis de marque. Je vais tout vous raconter de moi. Vous m'entendez ? Tout !

Je dois dire, sans en tirer une quelconque vanité, que ma lignée ancestrale remonte au quinzième siècle. Je serais un cousin du 14^e degré de la reine Élisabeth II. Moi le cousin d'une psychorigide !

À son sujet, j'en ai une bien bonne à vous raconter. Je me souviens d'un discours que j'ai fait en son honneur. Je l'ai vieilli d'un seul coup de 200 ans ! Il y avait de nombreux invités, la presse du monde entier, et devant nous le Prince Philip et Laura :

— Vous avez aidé notre pays à célébrer son bicentenaire en 1700... en 1976.

Ma langue a fourché. Mes conseillers en communication m'ont dit que j'avais commis un lapsus. La reine mère m'a lancé un regard, encore plus terrible que ma maman lorsque j'avais 10 ans. Alors pour détendre l'atmosphère, j'ai dit :

— Elle m'a regardé comme seule une mère peut regarder son enfant.

Ça a marché. Tout le monde rigolait. Même le Prince qui a toujours l'air d'avoir un manche à balai planté dans le cul et Laura. C'est tout vous dire. Sauf la reine mère qui m'a gratifié d'un nouveau regard noir. Alors j'ai mis le paquet avec mon clin d'œil irrésistible. Ma mère quand j'étais petit, et plus tard les nanas n'ont jamais pu y résister. Eh bien, avec elle : aucun effet. Elle a continué à me fixer avec son œil choqué et inquisiteur. C'est dire à quel point elle est coincée.

Ma mère raconte un autre souvenir avec Sa Majesté. C'est dire si nous nous connaissons bien :

— J'avais placé George en bout de table, et j'avais prévenu la reine Élisabeth que c'était pour être certaine qu'il ne s'attirerait pas de gros ennuis. Elle a eu une réaction assez mignonne :

« Dites-moi George, pourquoi votre famille vous prend-elle pour sa brebis galeuse ? »

Il lui a répondu :

« Votre Majesté, je n'en sais rien, toutes les familles ont leur brebis galeuse. Vous en avez bien dans la vôtre, n'est-ce pas ? »

Et là : silence général autour de la table. Mais il avait beau dépasser les bornes, elle l'aimait beaucoup.

Revenons à nos moutons. À vrai dire, je préfère m'enorgueillir de ma généalogie américaine. Du côté maternel j'ai comme ancêtre, Franklin Pierce, le 14^e Président des États-Unis et côté paternel, mon grand-père le Sénateur Prescott Bush. Bien sûr comme tout le monde le sait mon père Herbert Walker Bush, le 41^e Président américain. Pour connaître quelqu'un, paraît-il qu'il faut connaître ses racines. Voici, les miennes.

Mon arrière-grand-père Samuel

Samuel Prescott Bush naquit le 4 octobre 1863 dans le comté d'Essex et mourut le 8 février 1948 à Columbus. Il est le fondateur de la dynastie.

S'il n'est pas le seul responsable de la création de l'actuel complexe militaro-industriel, il en fut par contre l'un des promoteurs les plus talentueux, inspirant sans nul doute, par les procédés, ceux qui suivront : complexes pharmaceutiques, agroalimentaires, pétroliers, etc.

En 1915, mon arrière-grand-père siégeait au comité de direction du « *War Industries Board* » (*WIB* : direction des industries d'armement) en tant que responsable « des matériels pour la section des petites armes et munitions ».

À ses côtés se tenaient d'autres pointures de talents :

— Clarence Dillon, le banquier de Wall Street.

— Samuel Pryor, le président du conseil d'administration de Remington Arms.

— Bernard Baruch qui en tant que chef du WIB touchait plus de 200 millions de dollars.

C'est ainsi que ce beau monde sous le nom du « *WIB* » devint des « Marchands de Guerres ». Utilisant la carte du gouvernement pour légitimer leurs opérations, le *WIB* envoyait ses agents commerciaux aux quatre coins du monde pour vendre leurs armes aux deux parties de tous les conflits en corrompant les membres des gouvernements, et faisant tout pour augmenter les tensions internationales dans le seul but de générer du profit.

Inutile de dire qu'au cours de la Première Guerre mondiale Samuel P Bush et les autres membres du *WIB* amassèrent d'énormes fortunes en vendant des armes et des matériels de guerre, non seulement à l'Amérique, mais aussi à l'Allemagne.

Paraît-il que malencontreusement et mystérieusement, la plupart des documents et des correspondances concernant les activités de mon arrière-grand-père, et du *WIB* brûlèrent par inadvertance soi-disant pour « faire de la place » dans les archives nationales.

Le *WIB* fut officiellement fermé le 11 novembre 1918. Il participa aux massacres de millions et de millions de morts.

Mon grand-père Prescott

Je commence donc par mon grand-père Prescott. Il était grand, raide, imposant, majestueux, autoritaire et doté d'une voix grave magnifique. Lorsque j'étais jeune, du haut de ses un mètre quatre-vingt-dix, j'avoue qu'il me donnait la frousse. Pour dîner, il exigeait que l'on porte chapeau et cravate. C'était hallucinant, ridicule et chiant. Pourtant, personne ne se serait permis d'y déroger, ni même faire une remarque. Il est né à Columbus, en Ohio le 15 mai 1895. Il fit ses études à l'université Yale et après son diplôme en 1917, il s'affilia à la société secrète ¹*Skull And Bones*. Depuis y appartenir est devenu une affaire de famille avec mon grand-tonton George Herbert Walker Jr, mon autre oncle Jonathan Bush. Bien sûr mon père, ensuite, mes cousins George Herbert Walker III et Ray Walker. Moi-même, je fis serment en 1968 avec 14 autres gars qui devinrent mes amis, mes « frères » d'armes et de la « mort ».

Les *Skull and Bones*

Puisque mon grand-père paternel fut le premier *Skull and Bones* de notre dynastie, je vais vous parler de cette société secrète fondée aux États-Unis, à l'Université de Yale en 1833 dont le symbole est un crâne et deux fémurs croisés. C'est peut-être macabre, mais en tout cas frappant, et surtout d'un grand symbolisme qu'il m'est interdit de révéler. Cependant, comme je sens que j'ai attisé votre curiosité, je vais vous dévoiler, juste, ce qu'il m'est permis.

Chaque année, les quinze seniors, c'est-à-dire les étudiants diplômés de dernière année formant le *Skull and Bones* de Yale, cooptent quinze juniors choisis parmi les élèves d'avant-dernière année appartenant aux familles les plus en vue et aisées du pays. Dans une cérémonie connue sous le nom de « la nuit des sélectionnés », les rares élus en sont informés par une tape amicale sur le dos qui les intègre à l'élite des futurs leaders de l'Amérique qui détiendra le pouvoir et la richesse du pays dans la mesure où ils suivront les directives de l'Ordre.

Être à Yale, c'est déjà faire partie de l'élite. Compter parmi les sélectionnés, c'est intégrer l'élite dans l'élite. Il faut dire que notre société secrète compte parmi ses rangs des hauts responsables de la finance, de l'armement, de la *C.I.A.*, des médias, du *CFR*, de la *Commission Trilatérale*, du *Bilderberg groupe*. Les juniors reçoivent le titre de « Chevaliers » et les seniors diplômés quittant l'université, celui de « Patriotes ».

Ces derniers désormais devront travailler à réaliser les objectifs de l'Ordre qui peuvent se résumer en quelques mots : « *La force fait le droit.* »

Après la nuit des sélectionnés vient l'initiation. Elle se passe dans son temple construit sur le campus que nous appelons « La tombe » ou le « Tombeau ». Ce bâtiment sans fenêtre fait près de dix-huit mètres de haut avec deux portes monumentales en acier. Le novice est placé dans un cercueil,

¹ *Skull and Bones* : « Crâne et os »

symbole de la mort, qui fera de lui un membre à part entière de « la fraternité de la mort ». Des serments sont prononcés en tenant le crâne et chacun reçoit un nouveau nom.

Les 15 nouveaux membres formant un « club » ou une « cellule » se jurent fidélité jusqu'à la fin de leurs jours. Ainsi, si quelque chose arrive à l'un de ces membres, les 14 autres devront l'aider à obtenir le meilleur job, contrat ou encore mandat politique. Cette fraternité est valable pour les huit cents bonesmen répertoriés dans le monde. S'il le faut, ils devront même agir en toute impunité pour respecter leur serment. Nous appliquons à la lettre « Un pour tous, et tous pour un ».

Depuis la création de la société, il aurait eu environ deux mille cinq cents « frères de la mort ». Notre objectif diverge de celui des Pères fondateurs. Il est d'établir un Nouvel Ordre mondial où chaque citoyen sera un robot taillable et corvéable à merci sans liberté et aucun droit individuel. Pour cela, nous devons acquérir le pouvoir et la richesse de la terre. Pour nous, d'abord, et ensuite pour atteindre l'objectif de l'Ordre. Ces deux objectifs représentent le revers et l'envers de chaque médaille. Comme disent les Français, « C'est bonnet blanc et blanc bonnet ». Nous, bosnemen, disons : « C'est *Skull & Bones et Bones & Skull* ».

Pourquoi vouloir le pouvoir et la richesse ? Parce que nous savons ce qui est le mieux, pour notre pays (que Dieu le bénisse), et ensuite pour le monde. Comment depuis deux siècles environ nous y employons-nous ? C'est bien simple. En divisant pour mieux régner. Depuis le commencement, c'est le règne du conflit. Il n'y a qu'à se souvenir de l'épisode de Caïn et Abel. Finalement si on observe l'histoire, on constate que sa progression s'est faite dans le conflit, et par le conflit. Alors que faisons-nous pour atteindre notre but ? Nous créons les conflits allant de la création de partis opposés, aux révolutions et aux guerres. Ensuite, nous contrôlons le tout en maintenant la pression sans apporter de véritables solutions. C'est ainsi que nous dirigeons le monde tout en faisant du business. Vendre des canons aux camps belligérants ça rapporte gros, et il n'y a pas que ça.

La politique c'est du cinéma. Les hommes de la politique, de la finance, de l'industrie de l'armement semblent à la base opposés alors qu'au sommet de la pyramide, ils sont complices.

Voici un exemple. Aux élections de 2004, moi le républicain pur et dur, j'étais opposé au démocrate John Kerry. Qu'est-ce qu'on s'est mis durant la campagne. Pourtant, John est un bonesman tout comme moi. Je fais partie de la promotion de 1968 et lui de celle de 1966. Mon nom nouveau ou surnom est « Temporaire ». Celui de John Kerry « Long Diable ». Autrement dit, nous sommes « frères de la mort », liés par les mêmes serments secrets, et les mêmes objectifs à atteindre qui sont à mille lieues de ceux de nos Pères fondateurs de notre Constitution.

Nous avons remarqué depuis longtemps que le peuple accepte facilement de réduire sa liberté pour sa sécurité. Alors nous créons l'insécurité, la peur de l'autre, et en plus, nous faisons croire que nous sommes les seuls à le sauver. Souvent, nous utilisons ces grosses ficelles qui marchent à tous les coups. Ça foire rarement. Si c'est le cas, nous avons ce qu'il faut pour y remédier grâce notamment aux médias qui diffuseront ce que nous leur dirons, car majoritairement ils appartiennent à « nos frères » ou à d'autres « firmes » complices : Trilatérale, Groupe Bilderberg, CFR, etc.

Eh, oui, depuis le commencement, il faut beaucoup de moutons et quelques bouchers. Je préfère, avec mes « frères », être le boucher. Voilà, j'espère que c'est clair. Je clos maintenant ce chapitre des *Skull & Bones* pour revenir à mon grand-père paternel.

Dès son diplôme obtenu, mon grand-père Prescott participa à la Première Guerre mondiale dans l'artillerie avec le grade de capitaine. Le 6 août 1921, il épousa Dorothy Walker, fille de George Herbert Walker, un riche banquier. Ils eurent cinq enfants : George H. W. Bush, Prescott Bush Jr, Jonathan Bush, William Bush et Nancy Bush.

En 1924, son beau-père le mit à la tête *l'Union Banking Corporation*. Il siégea dans la direction de grands groupes financiers et industriels ainsi que dans de nombreux conseils d'administration. Après la guerre, en plus de son activité bancaire, il se lança dans la politique au sein du Parti républicain. Il devint sénateur du Connecticut de 1953 à 1963, et mourut le 8 octobre 1972 à New York.

Mon père George H. W. Bush

Mon père, George Herbert Walker Bush est né le 12 juin 1924 à Milton dans le Massachusetts. Il grandit avec sa sœur et ses trois frères à Greenwich, une banlieue cossue de New York dans le

Connecticut. On l'inscrivit à l'école *Country Day*, puis on l'envoya en pension à *la Phillips Academy* d'Andover, l'une des meilleures écoles privées du pays. Diplômé, il entra à la célèbre université de *Yale*.

Lors de son entrée au *Skull and Bones*, il reçut comme nom nouveau celui de « Magog ». Au lendemain de son baccalauréat, à cause de l'attaque de *Pearl Harbor*, il s'engagea à 18 ans, et devint le plus jeune pilote de l'aéronavale américaine. Il comptabilisa cinquante-huit missions aériennes dans le Pacifique au cours desquelles il fut abattu à quatre reprises et chaque fois secouru.

Au cours de la dernière, le 2 septembre 1944, son *Avenger*, baptisé « Barbara » du nom de sa fiancée, fut abattu par un obus de missile antiaérien japonais. Il s'éjecta de son avion en feu et se fit repêcher par le sous-marin « *Finback* ». Malheureusement, ses copilotes périrent dans l'attaque. Démobilisé, considéré comme un héros de guerre, il reçut de nombreuses médailles illustres.

Le 6 janvier 1945, dans sa belle tenue d'officier de la Marine, il épousa Barbara Pierce la fille de Marvin Pierce, directeur d'une grande maison d'édition. Les jeunes mariés s'installèrent près de l'Université de *Yale* où mon père s'inscrivit dans le cadre d'un programme « spécial de vétérans » permettant d'obtenir un diplôme en deux ans et demi et payé par le Gouvernement.

En 1948, après de brillantes études, G. H. W. Bush devint major en économie, capitaine de l'équipe universitaire de base-ball. Ils eurent six enfants : moi, George Walker, Robin (décédée à l'âge de trois ans à la suite d'une leucémie), Jeb, Neil, Marvin et Dorothy.

Chapitre 2- L'enfant

Je suis né le 6 juillet 1946, l'année du *baby-boom* à New Haven, dans le Connecticut. Ma mère raconte que je tardais à sortir. Alors grand-mère ²Dorothy lui donna une bonne dose d'huile de ricin, et je sortis sans problème, « couvert de gloire ». En d'autres termes, de matière fécale ou, pour être encore plus clair de merde.

Certains journalistes mal intentionnés, connaissant cette anecdote, osèrent insinuer que c'était un signe avant-coureur de ce que j'ai fait au cours des années 2000 à 2008. Quels connards, et en plus, ils se croient pleins d'humour.

J'admire mon père, car il se libéra de l'emprise écrasante de grand-père Prescott. Par tous les moyens, il essaya de réussir différemment. Il disait :

« Si j'étais psychanalyste, je pourrais en conclure que j'essayais de ne pas être en compétition avec mon père, mais de faire quelque chose par moi-même. »

Comme je vous l'ai dit, sorti, major de sa promotion grâce à son père Prescott, et à ses relations, il aurait pu connaître une ascension fulgurante à Wall Street en gagnant facilement une immense fortune. C'était mal le connaître. Foncièrement indépendant, il voulait réussir par lui-même. Il décida de courir sa chance dans les champs pétrolifères du Texas parmi les simples foreurs et manœuvres de chantier pour devenir un chef d'entreprise sans avoir un merci à donner à quiconque. Surtout pas à son père. Dans son autobiographie, il écrit :

« Nous étions encore jeunes, nous n'avions qu'une vingtaine d'années et nous voulions suivre notre propre chemin, faire nos propres erreurs et façonner notre propre avenir. »

Mon père ne connaissait rien à l'industrie pétrolière lorsqu'il est venu au Texas à la fin des années quarante, mais son manque de connaissance ne l'a pas arrêté. Il a compris comment partir d'une position modeste, et travailler dur pour obtenir quelque chose. Lorsque j'étais à Midland, le slogan était : « Tout est possible ».

Cela valait pour tout le monde, pas simplement pour quelques privilégiés. N'empêche que grand-père bien qu'il fut outré que son rejeton ne suive pas ses voies, lui trouva, dès sa sortie de Yale, un premier emploi dans la société *Dresser Industrie* qui était une filiale, dont il était membre du conseil d'administration. Cette usine fabriquait des trépan et du matériel pour puits de pétrole dont il acheta, en 1929, pour 4 millions de dollars en actions.

Ma sœur Robin naquit au cours des nombreux déplacements le 20 décembre 1949. Elle était blonde avec de magnifiques yeux bleus.

Ma ville de Midland

Quelque temps après, nous déménageâmes à la ville de Midland dans le Texas où naquit mon frère Jeb le 11 février 1953 et ma future épouse Laura le 4 novembre 1946.

Nous habitons un grand ensemble immobilier dont les maisons étaient identiques si ce n'est la couleur. La nôtre était bleue, et mes parents l'obtinrent en faisant un prêt de 7500 dollars. Cet ensemble résidentiel reçut le nom ³d'*Easter Egg Row*. Dans cette ville champignon, je passais les années cinquante. La vie était identique pour tout le monde. Chaque foyer se trouvait éloigné de leur famille. Alors tous s'invitaient pour les pique-niques, les barbecues, les soirées. Tous allaient à la Première église presbytérienne où mes parents enseignaient le catéchisme. Ma mère s'occupait constamment de nous.

Pour le caractère, je tiens d'elle plutôt que de mon père. Nous nous ressemblons beaucoup. Je n'ai pas peur de me battre. Elle non plus. J'ai les yeux de mon père et la bouche de ma mère.

Dans ses mémoires, maman disait à mon sujet que j'étais le fils qui ne prend pas de gants, et dit les choses telles qu'il les pense. J'apprécie par-dessus tout son caractère, car ma mère a toujours eu son

2 Sa grand-mère paternelle

3 La Rangée d'Oeufs de Pâque

franc-parler. Si quelque chose la tracasse, elle le dit sans détour. Une fois que c'est passé, vous savez exactement à quoi vous en tenir, et puis voilà. Elle n'y revient pas, ne s'acharne pas sur vous.

Mon père travaillait dur et passait chaque jour douze heures à vendre des trépons. On ne le voyait pas souvent à la maison. Durant ces années, j'ai eu une relation privilégiée avec ma mère, elle m'a nourri, élevé et éduqué [...] Côté discipline, ma mère était au premier rang. C'était le sergent. Mon père, lui, fixait plutôt les objectifs et les idéaux, c'est à lui qu'il fallait obéir en fin de compte. Mais maman exerçait une autorité immédiate.

Lors de la Convention républicaine de 1988, elle raconta :

« Je me rappelle avoir appelé George un jour et lui avoir dit :

— Je suis désespérée, je ne sais pas quoi faire. Ton fils a encore des ennuis. Il a tout simplement lancé un ballon qui est entré chez les voisins par l'une des fenêtres de l'étage.

Et George a dit :

— Ça alors, quel exploit. As-tu récupéré le ballon ? »

Dans la cour de récréation, je me battais souvent, et en classe j'étais un élément perturbateur. C'est pourquoi, j'étais régulièrement puni, et ma mère régulièrement convoquée par le directeur de l'école. Oui, j'étais un garçon turbulent, du genre « petit dur », et des voisins me traitaient souvent de sale gamin. Avec mes camarades, nous passions notre temps à parcourir la ville à bicyclette, à jouer au base-ball, à encourager notre équipe de football des *Bulldogs*.

J'étais fou de base-ball. Pendant des heures, je répétais inlassablement les gestes de Willie Mays, mon idole. Mais j'avais un gros problème. Je ne rattrapais pas les balles coupées. Au mieux, j'avais beaucoup de mal pour y arriver. Par conséquent, je devais admettre qu'une carrière semblable à la sienne m'était complètement exclue, car lui, c'était le roi des balles coupées.

Bill Sallée se souvient :

— Nous rampions sous les grilles du stade du lycée, et nous nous mettions debout sur les barres transversales. Nous nous y balançons comme des petits singes. Si on avait glissé, on se serait tué. Bon sang, on était à un étage et demi du sol. On grimpait sur les lampadaires qui entouraient le stade.

Tout comme Mike Protor :

— Nous passions notre temps à jouer. Après l'école, nous foncions sur le terrain de jeu approprié, choissions des équipes, et nous nous mettions à jouer. George se précipitait toujours pour être le capitaine.

Ainsi que Charlie Yonger :

— On était tous branchés sport. Vous nous lanciez un ballon rond ou ovale et, peu importe, c'était parti. On était à bonne école dans ce quartier.

Le vendredi, nous regardions le feuilleton de *Buck Rogers*, et le samedi après-midi des films de cow-boys au théâtre du *Ritz*.

⁴Nous avions d'autres jeux avec mes copains. Surtout avec Terry Throckmorton, nous nous amusions à tirer sur des grenouilles dans les mares avoisinantes. Il nous arrivait de les attraper. Alors on leur enfonceait des pétards dans la bouche, et on les lançait en l'air. C'était amusant de les voir exploser. Cela paraît barbare. Mais nous étions des enfants, et les enfants sont quelquefois cruels. Je n'ai rien contre les animaux. Surtout, il ne faut pas croire que je ne les aime pas. La preuve, j'adore Barney et mes vaches.

Maman à la maison, et papa parcourant le Texas à signer des contrats ou à travailler dans son champ de pétrole faisait que la situation des femmes, en raison des absences répétées de leurs maris, était bien dure à supporter.

Hugh Liedtke un ami de papa exprime parfaitement celles des hommes.

— Nous passions des nuits sur un puits de pétrole, nous restions dans les champs plusieurs jours d'affilée, puis nous rentrions à la maison couverts de graisse.

Comme je l'ai dit précédemment, papa fut capitaine de l'équipe de base-ball de *Yale*, et il passait souvent ses week-ends à entraîner l'équipe Junior de Midland. Mes camarades l'admiraient, et j'étais

4 Un article du New York Times du 21 mai 2000

fier de lui. Malgré les années passées, il garda toute sa dextérité et sa rapidité. Je voulais à tout prix l'égaliser. Jamais je ne fus aussi heureux que le jour où mon père ne retint plus son lancer.

La mort de Robin

Au cours de l'année 1953, mon père, avec d'autres associés, créa la compagnie *Zapata Petroleum Corporation*. Un matin de printemps de la même année, Robin alors âgée de 3 ans, se réveilla toute pâle. Elle était toujours pleine de vie et d'énergie à revendre. Ce matin-là, on la trouva complètement apathique. Elle murmura d'une petite voix éteinte :

—Maman, je n'arrive pas à décider ce que je vais faire aujourd'hui. Je vais peut-être sortir et aller m'asseoir dans le jardin pour regarder les autos passer ou alors je vais simplement rester au lit.

Mère l'amena immédiatement chez notre pédiatre et amie Dorothy Wyvell. On lui fit des prises de sang qui révélèrent une leucémie à un stade avancé.

Dorothy donna à mes parents les conseils suivants :

—Règle numéro un : n'en parlez à personne. Règle numéro deux : ne lui donnez pas de traitement. Ramenez-la à la maison, rendez-lui la vie aussi agréable que possible, et dans trois semaines elle sera partie.

Mes parents refusèrent de baisser les bras. Dès le lendemain matin, ils prirent l'avion pour New York et allèrent voir l'oncle de papa, le docteur John Walker, ancien cancérologue. Ils se mirent d'accord pour lui administrer immédiatement un nouveau médicament anticancéreux. Durant les sept mois qui suivirent, Robin et maman firent de nombreux allers-retours entre l'hôpital de New York et la maison. Mes parents décidèrent de me cacher sa maladie.

Ma mère se souvient :

« Nous nous en voulions beaucoup, mais nous pensions que cela aurait été un fardeau trop lourd pour un si petit bonhomme. »

Plus tard, j'appris combien Robin fut courageuse, forte et patiente en dépit de ses trois ans. Elle subissait à répétition des greffes de moelle osseuse et de

La Docteresse Charlotte Tan, pédiatre de l'établissement, disait :

— Je me souviens très bien d'elle parce qu'elle faisait partie de ces adorables enfants que l'on ne peut oublier [...] Elle a toujours fait preuve d'une grande maturité. Il faut être une petite fille sacrément forte pour supporter une tente à oxygène, et tout le reste quand on a trois ans.

Maman ne quittait pas une seconde Robin lors de ses hospitalisations à New York. Le choc et la douleur furent si terribles qu'à 28 ans ses cheveux devinrent gris. Papa s'occupait de tout à la maison, de mon petit frère Jeb, de moi-même et de sa récente Société. Quand il devait s'absenter, il nous confiait à des voisins. Heureusement que ⁵grand-mère Dorothy lui envoya une nurse. Finalement, ce nouveau médicament engendra des effets secondaires qui provoquèrent une hémorragie. Une opération de dernière chance fut tentée. Robin n'y survécut pas. Mes parents repartirent immédiatement à Midland. Je revois comme si c'était hier, notre Oldsmobile verte, s'approcher doucement de l'école élémentaire.

Tout de suite, je dis à ma maîtresse :

— Ma mère, mon père et ma sœur sont de retour à la maison. Je peux aller les voir ?

Je me rappelle avoir regardé dans la voiture et cru voir Robin à l'arrière. J'avais cru la voir, mais elle n'y était pas. Dans la voiture, je savais que quelque chose n'allait pas. Mais, je ne pouvais pas imaginer que ma sœur était partie définitivement au ciel. J'ai posé plusieurs questions. Lesquelles ? Je ne m'en souviens pas. Lorsqu'ils finirent par tout me dire, je me mis à frapper le siège de la voiture, et à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Pour un petit garçon, c'était très dur à comprendre. Je savais que Robin était malade, mais je n'avais jamais imaginé qu'elle était mourante. Lorsque nous arrivâmes à la maison, je me précipitais dans ma chambre. Je claquais très fort la porte, et je déchirais la moitié de ma collection de cartes de base-ball que j'aimais beaucoup. Si je n'en déchirais que la moitié, c'est parce que maman entra dans ma chambre et m'arrêta :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? répétais-je sans cesse.

Maman répondit avec tristesse et lassitude :

— Et bien, parce que cela n'aurait rien changé.

Pourtant des années après, elle s'interrogeait toujours, et un jour elle me dit :

— Je ne sais pas si c'était une bonne ou une mauvaise décision. Vraiment, je n'en sais rien.

Ma chère maman, mon cher papa, tout ce que je sais aujourd'hui, c'est que vous avez fait ce que vous pensiez être le mieux pour moi. Parce que moi aussi, avec Laura, nous sommes à notre tour des parents et que nous avons deux filles.

La vie continue

Sans le montrer, mon père souffrait autant que ma mère. Tout au long de la maladie de Robin, maman fut héroïque. Cependant, lorsque ma petite sœur partit, elle s'effondra littéralement. Papa demeura formidable à tous les égards. Maman lui fit un merveilleux hommage :

« Il me prenait dans ses bras pour me faire partager son chagrin, et me faire comprendre qu'il était aussi grand que le mien. Il ne voulait pas laisser mon chagrin nous séparer, nous éloigner l'un de l'autre. Ce qui arrive si souvent après une telle perte. Et aussi longtemps que je vivrai, je serai respectueuse et reconnaissante envers mon mari d'avoir fait preuve d'une si grande compréhension. »

Moi aussi, je me faisais beaucoup de souci, et je voulais absolument m'occuper d'elle. Surtout quand papa ne pouvait pas être à la maison à cause de sa société. Alors je devenais le chef de famille, et je devais veiller sur tout le monde. Un après-midi, mes copains vinrent me chercher pour jouer. Maman s'était assoupie dans son fauteuil. En baissant la voix, je leur dis :

— Je ne peux pas jouer aujourd'hui parce que je dois rester avec ma mère. Elle est si malheureuse.

Des années après, je sus qu'elle avait tout entendu. Elle raconte souvent :

« Cela marqua le début de ma guérison. Je me suis rendu compte que j'étais un fardeau trop lourd à porter pour un petit garçon de sept ans. [...] J'avais fini par me reposer de plus en plus sur lui. Nos amis nous en faisaient d'ailleurs la remarque. À l'époque, j'avais bien sûr Jeby, petit bébé. Mais George était si mignon, si drôle et si aidant avec moi. [...] C'est là que j'ai compris que nos amis avaient raison. Et à partir de là, j'ai lâché un petit peu de lest, et je lui ai rendu sa liberté. »

Je pensais souvent à Robin. Un jour, je questionnais mon père.

— Avez-vous enterré Robin couché ou debout ?

Il fut surpris :

— Junior, pourquoi me demandes-tu ça ?

— À l'école, j'ai appris que la terre tournait, et je voulais savoir si elle passait une partie de son temps la tête en bas.

Une autre fois, nous assistions à un match de foot :

— Papa, j'aimerais être à la place de Robin.

Surpris, il me demanda pourquoi.

— Eh bien, elle est mieux placée que nous. Je parie que d'en haut elle voit cent fois mieux le match que nous.

Le 22 janvier 1955, environ 15 mois après la mort de Robin, naquit Neil Mallon. Le 22 octobre 1956, ce fut au tour de Marvin Pierce. Dans une lettre, maman écrivait à sa mère :

« Nous avons besoin d'une fille, nous en avons une autrefois. Elle se battait, pleurait, jouait, et suivait son chemin comme les autres. Mais elle dégageait une certaine douceur. Son calme me donnait l'impression d'être forte et tellement importante. »

Quand on parlait de Robin, elle disait :

« Ce que je vais faire : je vais essayer d'avoir une autre fille. »

Enfin, Dieu l'exauça. Le 18 août 1959 naquit Dorothy. C'était incroyable : Doro, c'est Robin en brune, et en plus agitée. Elles se ressemblent tellement que Papa et Maman ont tous les deux appelé Dorothy « Robin » [...] J'ai honte de l'avouer, mais j'ai réellement détesté Doro pendant un ou deux mois après sa naissance.

Personne dans la famille ne prononçait plus le nom de Robin, et j'avais l'impression à l'époque qu'ils étaient tous aux pieds de Doro comme si c'était la réincarnation du Tout-Puissant. Il faut garder à l'esprit qu'à l'époque, j'étais jeune. Mes sentiments et mes émotions étaient confus, mais je ne pense pas que personne, pas même ma mère, n'a su qu'un peu de moi était mort avec Robin. Pendant un

certain temps, la vision de cette nouvelle petite sœur n'a fait que rappeler le sentiment de perte que j'avais ressenti.

Dans les années cinquante, mon père assura à sa famille la sécurité financière, et il fit construire la première piscine privée de Midland. Nous commençons à vivre le rêve américain comme mon père le concevait. Mère, comme d'habitude, résume bien notre vie :

« Durant cette période, les journées étaient longues, mais les années passaient vite. Avec les couches, les nez qui coulaient, les maux d'oreille, un nombre inimaginable de matchs, les amygdales, les courses imprévues vers les urgences de l'hôpital, l'église et le catéchisme, les heures à presser les enfants de faire leurs devoirs, les petits bras potelés autour du cou, les baisers poisseux et les moments chaotiques —pas beaucoup, mais quelques-uns —où j'avais l'impression que je ne pourrais plus jamais m'amuser, et où je devais affronter le sentiment que mon mari, tout à son excitation du lancement d'une petite entreprise et de ses voyages à travers le monde, était loin de m'ennuyer. »

Lorsqu'il était à l'extérieur, maman disait que je devenais son « meilleur ami ». Également le père de mes frères et ma sœur.

J'allais alors, au collège de *San Jacinto*. En quatrième, on me bombardait délégué. L'après-midi, en rentrant du lycée ou d'un entraînement de base-ball, j'aidais maman à faire le ménage. Ensuite, je faisais quelques demi-volées avec Jeb dans le jardin. En été, j'apprenais Marvin à nager. Changer les couches de ma petite sœur ne me faisait pas peur. Je fus le premier à remarquer que Neil avait des problèmes de lecture. Le bougre fut assez malin pour dissimuler jusqu'à l'âge de huit ans. Mais c'était compter sans moi. Je veillais au grain et depuis un certain temps je l'observais.

Après des examens approfondis, il s'avéra qu'il souffrait de dyslexie, ce qui expliquait ses difficultés à lire. À l'époque, la dyslexie était encore méconnue. Maman travailla dur avec Neil, le disciplinant, l'entraînant et l'encourageant. C'est elle qui a vraiment consacré du temps à s'assurer que Neil puisse apprendre l'essentiel.

Je ne pourrais pas mieux terminer ce chapitre sur mon enfance qu'en vous citant ses paroles :

« Je repense à ces années passées au Texas occidental, et je me demande comment j'aurais fait sans mon fils aîné. Il n'a jamais grommelé ou rouspété (même s'il me traitait tout bas de « Renard gris » lorsque je le mettais en colère.) J'ai probablement mis plus de responsabilités sur ses épaules que je n'aurais dû le faire, surtout pour un garçon de cet âge. Mais vers qui d'autre aurais-je pu me tourner avec son père qui était souvent absent à cette époque ? C'était mon rocher de Gibraltar, tout simplement, et cela explique que nous avons une relation très privilégiée. »

Chapitre 3 - L'adolescent

En 1959, les principaux associés de la *Zapata Petroleum Compagny* décidèrent de se séparer. Après les échanges d'actions, mon père se retrouvait seul président avec l'oncle Herbie. Il venait de réaliser son rêve de devenir grand patron. Après quelque dix ans de travail acharné, il gagna son premier million de dollars ce qui était une somme énorme à cette époque. Ce fut au cours de cette année que nous déménageâmes à Houston où nous habitâmes dans une luxueuse maison avec piscine et terrain de base-ball. Je n'oublierai jamais le jour où nous avons déménagé. J'étais bouleversé. J'étais un petit provincial qui partait pour la grande ville. J'ai appris à m'adapter, mais c'était difficile. D'un autre côté, j'aimais suffisamment l'aventure pour être tout excité à l'idée de ce déménagement. Deux ans plus tard, mes parents exigeaient que j'apprenne vingt-cinq mots nouveaux tous les samedis avant de pouvoir jouer au base-ball.

En 1961, j'avais donc 15 ans. Je suis inscrit au sévère et huppé pensionnat de *Phillips Academy* à Andover, dans le Massachusetts, l'établissement considéré comme le « fin du fin de l'Amérique » dans le but de suivre les traces de mon père et grand-père. L'école détenait deux maximes en latin « Pas pour soi » et « La fin est inscrite dans le commencement ».

La première ne m'a jamais concerné, sauf quand il s'agit de ma famille ou de mes amis fidèles et dévoués. Par contre, la seconde qui était familialement prémonitoire me concernait.

À Andover, je fus complètement dépassé, et me retrouvais rapidement au fond de la classe. À Midland, on ne vous demande pas « Quel est votre arbre généalogique », mais « Savez-vous jouer au base-ball ? »

Ce n'est pas mon ami texan, Clay Johnson qui me contredirait :

— Nous étions toujours à la traîne. Tout d'un coup, nous nous retrouvions bon derniers.

J'avais d'excellentes notes en histoire et en math, mais j'arrivais à peine à la moyenne en anglais. J'ai appris à lire et à écrire au cours des trois années qui ont suivi. La vie dans ce lycée changea ma vie. Je me revois en train d'essayer de chercher comment rattraper les autres. Le niveau très élevé me tira vers le haut. J'étais terrifié à l'idée de me faire renvoyer d'Andover, et des problèmes que cela me causerait. Surtout de la honte pour ma famille. C'est pourquoi je faisais le maximum pour rester dans la moyenne de la classe.

La journée à Andover débutait à 7 h 05 par un petit-déjeuner pris obligatoirement en manteau et cravate. Je comprends maintenant pourquoi, grand-père Prescott, perpétua la coutume. En plus, il la rendit encore plus chiant en exigeant le port d'un chapeau. Combien je suis reconnaissant à mon père de s'être affranchi dans notre foyer de ce protocole si pénible, et pour moi tellement ridicule.

À 7 h 50, nous avions la prière à la chapelle, lecture d'un passage de la Bible avec commentaire. Je me souviens que tout le monde allait à reculons. Ensuite, la journée se résumait à du travail, encore du travail, toujours du travail. Mon ami texan Peter Pfeifle résume bien l'atmosphère du collège.

— Rares étaient ceux qui étaient heureux d'être là. Il y avait beaucoup de cynisme et d'animosité dans l'air, les gens se rabaisaient les uns les autres. On aurait dit une vieille école de garçons anglaise où l'on était en permanence observé, et où l'on ne s'amusait, somme toute, pas beaucoup.

Oui, qu'est-ce que je me suis emmerdé à Andover ! Des soirées Andover ? Impossible ! Zéro ! J'ai jalosé mes copains texans qui étaient restés dans l'enseignement public, et dont je savais que pour le match du vendredi soir, ils sortaient avec leur petite copine. J'ai eu beau chercher une solution, je n'ai rien trouvé. Il ne pouvait pratiquement rien se passer à Andover.

Au cours des années de collège, je m'étais fait de nouveaux amis. A à la primaire de Midland j'étais traité souvent de clown par mes maîtresses. À Andover, je passais pour un chic type, un joyeux luron bon en sport, un gars très populaire ayant des qualités de chef. J'avais la réputation d'être toujours gentil et sociable. Parce que j'avais la répartie facile, et aussi une opinion sur tout, je reçus le surnom de « l'Effronté ».

— Il faisait la fête autant que n’importe qui. Je ne me souviens pas de l’avoir vu une seule fois déprimé, dit Tom Seligson.

— Tout le monde connaissait George, et lui connaissait tout le monde. Les gens avaient simplement envie de faire partie de son entourage, et cela, bien avant que le nom de George Bush senior ne soit célèbre, confirme Clay Johnson.

Au cours de la dernière année du collège, le conseiller pédagogique me demanda :

— À quelle université voulez-vous aller ?

— À Yale, comme mon père et mon grand-père !

Il pencha la tête en avant, il ouvrit des yeux ahuris comme si je lui avais annoncé la nouvelle la plus incroyable du monde, ou la pire des conneries. Puis son regard redevint normal, sa tête reprit sa position normale, et il conclut :

— Bah, ils ne vous prendront jamais, alors dans quelle autre université pensez-vous aller ?

Ébranlé par l’attitude du conseiller pédagogique, j’ai fini par déposer ma candidature également à l’Université du Texas.

Lorsque j’ai été accepté à Yale, ça m’a fait un choc. Lorsque, triomphalement, j’annonçais au conseiller la nouvelle ce fut comme un tsunami qui faillit le faire tomber sur le cul.

Avant de quitter le chapitre de mon adolescence, je voudrais dire deux mots de maman. Au cours des années passées, nous avons tellement tissé des liens intimes qu’une sorte de second cordon ombilical nous unissait après la rupture du premier à la naissance. Au début, j’éprouvais beaucoup de mal à être séparé d’elle, mais l’insouciance, l’égoïsme de l’adolescence fit son travail, et je n’en fus plus affecté. Ce ne fut pas le cas pour elle qui raconte :

— Chaque jour, je descendais l’allée à la rencontre du facteur pour voir s’il avait écrit. J’avais mal. Mais, de toute évidence, pas lui. Aujourd’hui, j’ai enfin reçu une lettre qui me parle avec enthousiasme du Lycée et des nouveaux amis qu’il s’est faits. Tant mieux.

Chapitre 4 - Le jeune homme

L'université de Yale

En 1964, malgré mes notes minables obtenues à Andover je rentre à Yale pistonné par ma famille et leurs relations. En particulier grâce à grand-père Prescott, qui fut de 1944 à 1956 un des administrateurs de cette prestigieuse université. Par la suite, à qui voulait m'entendre, j'affirmais que c'était par mes propres mérites :

— C'est parce que j'avais dans l'idée d'essayer de tirer le meilleur parti de la vie, et de faire un maximum de chose que j'ai opté pour Yale [...] Il y avait aussi cette notion d'être en contact avec les gens venant tous d'horizons différents, comme c'est le cas sur la côte Est. J'aimais cette atmosphère.

La seule chose que je concédais :

— Je n'ai pas fait des merveilles à Yale, mais j'avais toujours à cœur de réussir. J'étais un étudiant très moyen. Mes parents étaient inquiets de voir tous les efforts que je faisais pour montrer de quoi j'étais capable.

Je me souviens le 21 mai 2001, je me trouvais dans cette université, pour la cérémonie de remise des diplômes, devant une centaine d'étudiants tous vêtus de leur chapeau et costume universitaire. Pour la circonstance, je portais moi aussi la même toque et toge. Aussitôt, mes souvenirs de potache refirent surface, et mon côté clown d'alors se manifesta tout naturellement :

— À ceux d'entre vous qui ont obtenu honneurs et diplômes. Je dis bravo...

Puis, comme je le fais lorsque je m'apprête à sortir une bonne vanne qui va faire tordre de rire l'assemblée, je plisse le front et les yeux en prenant un petit air narquois qui fait craquer tout le monde, puis je penche légèrement la tête de côté. Ensuite, je prends mon temps pour donner le meilleur effet possible, et enfin, je balance :

— Et aux étudiants médiocres...

Je me redresse, et attends quelques secondes. Comme prévu, c'est une ovation. N'empêche que cela fait plaisir. Je les laisse à leur enthousiasme et leurs applaudissements. Je permets à quelques secondes de filer pour susciter l'attente et le suspense, et j'envoie enfin le paquet dans ma dernière tirade :

— Je dis... Vous pouvez devenir président des États-Unis !

Ce fut un triomphe. Eh bien, figurez-vous que Norman Mailer, un écrivain marxiste décadent, osa dire de moi :

— Nous avons le pire président de l'histoire des États-Unis. Il est arrogant, ignorant, totalement stupide dans tous les domaines. Sauf un ; il a su se faire aimer par une large partie de la population, la moins intelligente qui est très contente de lui, car devant l'étendue de sa bêtise ils peuvent se dirent : « Formidable, si ce crétin peut être président, pourquoi pas moi ? »

Avouez tout de même que c'est insultant, injuste et désobligeant pour un président des États-Unis. Il est mort le 10 novembre 2007. Alors, soyons miséricordieux. Paix à son âme.

Avec mon entrée à Yale, l'année 1964 fut riche par d'autres événements familiaux. Grand-père Prescott, bien qu'âgé de 69 ans souffrait de rhumatismes, et il était complètement usé. Après 10 ans, il quitta son siège de sénateur. Il se retira dans ses nombreuses résidences familiales dans le Maine, ou dans une île de Floride.

Mon père entra en politique aux élections sénatoriales du Texas contre le sénateur démocrate Ralph Yarborough, et il fut battu.

Juste après l'assassinat de Kennedy le 22 novembre 1963, le nouveau président américain Lyndon Johnson relança à fond la guerre au Viet Nam. Il annula le retrait des troupes amorcé par Kennedy, et au contraire en envoya de nouvelles.

À Yale, la majorité des étudiants protestaient contre cette guerre. Ils allèrent jusqu'à faire circuler un manifeste demandant de s'engager à être prêt à quitter le pays ou à aller en prison plutôt que de partir au Viet Nam. Je n'ai pas signé. À vrai dire, cela ne me préoccupait pas du tout. Cependant, je crois que c'est à partir de ce temps-là que mon atavisme concernant la politique fit surface, et que je

commençais à m’y intéresser. Comme je suis quelqu’un de foncièrement modeste, je laisserai parler quelques-uns de mes amis qui pourront, mieux que moi, décrire le formidable gars que j’étais pendant mon séjour à Yale. Tous vantent ma mémoire visuelle, et mon sens du contact. Jugez plutôt.

Mon entrée dans la confrérie *Delta Kappa Epsilon*

C’était en 1966, lors de la cérémonie de bizutage pour entrer dans la confrérie *DKE (Delta Kappa Epsilon)* qui fut créée en 1848 par 15 étudiants qui cherchaient à établir à la fois une fraternité et une camaraderie « où le candidat le plus prisé devait combiner en égales proportions le gentilhomme, l’érudit et le brave gars ». Cette organisation compte parmi ses membres 5 des 44 présidents des États-Unis : Rutherford B. Hayes, Théodore Roosevelt, Gérald Ford, George HW Bush, et moi, George W. Bush.

Nous sommes donc une cinquantaine de postulants, à genoux, avec les mains derrière la tête, dans des baquets remplis d’eau. Autour de nous, dans un nuage de fumée et de vapeurs d’alcool, une cinquantaine d’anciens vocifèrent.

Le maître de cérémonie nous oblige à garder cette position humiliante, et quand on y déroge, il nous rappelle à l’ordre par un coup de baguette. Il nous pose aussi des devinettes. Lorsqu’il n’obtient pas la bonne réponse, il abreuve le candidat d’insultes reprises en chœur par les anciens tout en vidant bouteilles de whisky, vodka et cannettes de bière.

Après les insultes, les coups de baguette au candidat, des suppléants introduisent un entonnoir dans la bouche et versent un cocktail de vodka et de jus d’orange. Ensuite, d’autres balancent dans son bac un bloc de glace, histoire de lui rafraîchir les idées. On nous fait chanter, alors qu’on se les gèle et qu’on claque des dents. On nous verse sur la tête de l’eau avec des arrosoirs.

Après toutes ces humiliations, le président de la confrérie descend l’escalier en frappant chaque marche de sa canne de commandement :

— Bien, je vois qu’on s’amuse bien.

Tout le monde approuve bruyamment, bêtement et bestialement.

— Ouais !

— Bonsoir à vous chers camarades *Deltakapaistes* en devenir. C’est la semaine du serment, vous réussissez les épreuves, vous devenez un frère. Les frères *Delta Kapa* sont des hommes d’honneur, dotés d’une grande naissance et d’une grande force de caractère. Ça, avec nos fortunes familiales, fait que nous dirigeons le monde. Pas vrai, les frères ?!

— Ouais ! Ouais !

— Tant que vous n’êtes pas *Delta Kapa*, sachez que vous êtes toujours d’immondes tas de merde.

Il y avait à côté de moi Jim. Il était affreusement gros, et avec de grosses lunettes.

— Toi, donne-moi le nom des frères que tu connais dans cette salle.

Le pauvre Jim ne put donner que 4 noms.

— 4 noms sur 50, c’est tout. Peut-être, après avoir bu un coup, tu t’en souviendras d’autres ?

On lui enfila l’entonnoir dans la bouche, et on déverse une bouteille de whisky. Le pauvre Jim recrache le liquide, et subit à nouveau le traitement sous les huées et les rires.

C’est mon tour.

— Et toi, ma grande, crois-tu que tu peux mieux faire ?

— Oui, chef, je crois que je peux faire mieux !

— Alors, vas-y !

Je leur sors le nom de tous les anciens. Ils restent ahuris et satisfaits, fiers d’entendre chacun le sien. C’est vrai, ma mémoire d’éléphant est mon fort, et elle m’a toujours servi.

— Ouais, on a un cerveau qui marche ici, et il vient tout droit du Texas. Il va être un des grands de *Delta Kapa*.

— T’as de la famille ?

— Oh oui, le père, le grand-père. Ça remonte jusqu’aux arrière-grands-pères.

— Pour tous les ignares, qui ne sont pas au courant, son grand-père était un grand sénateur du Connecticut.

— Oui, et mon père se présente aux élections au Texas.

— Tu comptes marcher sur les traces de tes précurseurs, Bush ?

— Oh, non, pour rien au monde, je veux faire ça !

Tout le monde se met à rire. Un frère me tend une cannette de bière que je vide d'un seul trait.

Clay Johnson fut mon camarade à Andover et à Yale, et il était avec moi lors de notre bizutage, il confirme mon histoire :

— Je me souviens de la fois où Junior et moi fîmes notre entrée dans la confrérie la seconde année, à l'université où nos aînés nous ordonnaient de nous lever, et d'essayer de citer le nom des cinquante autres initiés [...] On se levait et on en citait trois ou quatre en moyenne. George s'est levé et a cité le nom des cinquante. Il s'intéressait tellement aux gens qu'il se souvenait de leur nom. Il s'appuie sur les noms comme d'autres s'appuient sur les chiffres. [...] Notre confrérie s'était rendue célèbre pour ses soirées tapageuses où la bière coulait à flot, et pour son côté horde sauvage. Je pense que les 50 élèves bizutés que nous étions à cette époque vous répondraient tous comme moi : quand on est jeunes et cons, il y a juste à attendre que ça passe.

Roland Betts, ami depuis Yale, président de *Silver Screen Management of New York*, une société de financement de films, ajoute :

— Il s'intéresse tellement aux gens. Ils le ressentent, et ils y sont sensibles. [...] Ce n'était pas le plus élégant. Ce n'était pas le plus athlétique. On pourrait dire que cet aspect-là c'est juste Bush, l'homme politique : quelque chose qu'il a appris de son père. Mais je peux vous assurer que lorsque j'ai connu George en 1964, il abordait n'importe qui (absolument n'importe qui) et disait en tendant la main : « Hey, je suis George Bush », et il se mettait à discuter. Le nom de George Bush n'évoquait rien pour personne. C'était simplement sa nature. Depuis 25 ans, je le connais, je ne pense pas qu'il ait changé le moins du monde. Il n'est ni prétentieux ni exploiteur. George a un charme très désarmant.

Christopher Tilghman, romancier, journaliste et chroniqueur, confirme :

— Il était exactement comme cela. Il avait cette aisance incontestable avec les gens. La façon dont il vous regardait dans les yeux en vous serrant la main, la façon directe dont il s'exprimait. C'est difficile à décrire, mais en fait vous repartiez en vous disant qu'il était plus intéressant que l'étudiant moyen.

Lanny J. Davis. Je fis sa connaissance à Yale, et il sera le conseiller juridique de Clinton :

— Bush avait la faculté de saisir l'essence de quelqu'un très rapidement. Était-ce un enfant gâté, un gosse de riche ? Absolument pas. S'il y a une chose qui transparaisait, c'était son absence de prétention. Vous n'auriez jamais deviné qui était son père ni de quel genre de famille il venait. Rien, en lui, n'évoquait une quelconque hiérarchie.

Lorsque j'étais président de Delta Kappa Epsilon

Durant mes années d'études, j'avoue n'avoir « jamais été un grand intellectuel ». Juste un étudiant très moyen en histoire qui fut la spécialité que j'allais choisir. Cependant, j'étais très populaire, un boute-en-train de première : « un gars débordant d'énergie en compagnie duquel on s'amusait bien ». Je n'avais pas mon pareil pour mettre l'ambiance et ma sélection à DKE, certainement, je ne la dois pas à mon érudition, ni à mes qualités de gentilhomme, mais seulement au fait que j'étais considéré comme un brave gars.

Au point qu'en 1966, je fus proclamé président de la confrérie. Vous n'allez pas me dire que ce n'était pas prémonitoire. J'organisais souvent des soirées avec orchestre. On dansait. On flirtait. On buvait beaucoup d'alcool.

Russ Walker assure que lors d'une soirée trop arrosée, ivre mort, je suis tombé, et me mis à dévaler la rue. Je suis rentré littéralement au dortoir en roulant sur moi-même. Pendant ma présidence, juste pour nous amuser, avec quelques camarades, nous volâmes une décoration de Noël dans un magasin. Nous nous fîmes piquer. La police avertie débarqua et un policier me demanda :

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Je ne me suis pas dégonflé :

— Nous libérons une couronne de Noël. Ne comprenez-vous pas qu'il nous manque une guirlande de Noël au local de *Delta Kappa Epsilon* ?

Ils nous ont gardés un certain temps aux frais, puis libérés grâce à l'intervention d'un ami de mon père. Mon ami Tom Seligson explique bien pourquoi j'en étais arrivé là.

— Je pense que George, comme chacun d'entre nous, avait souffert des contraintes, et voulait probablement rattraper le temps perdu. Les années d'université sont l'époque du défoulement. Je n'ai jamais vu Bush prendre de la drogue. Mais s'il ne prenait pas de ma marijuana à cette époque, alors c'était un vrai zombie.

Je dois vous parler maintenant de Steve Weisman, ancien étudiant de Yale. Il est chroniqueur pour le *New York Times*. À l'époque, j'étais, le chef de bande de *DKE*. Il écrivit un article dans le *Yale Daily News* qui dénonçait des rites d'initiation sadiques et obscènes sur les nouveaux venus consistant entre autres à leur appliquer un fer « rouge brûlant » au creux des reins.

De plus, il produisit une photo montrant une cicatrice dans le dos ayant la forme de lettre lambda large d'un centimètre. À l'époque, je défendais, auprès du *Yale Daily New*, cette pratique, j'expliquais à Weisman complètement bouché à l'émeri :

— La blessure qui en résultait n'était pas plus méchante qu'une brûlure de cigarette. [...] Je suis étonné qu'on fasse des histoires à propos de marquage. Dans les universités du Texas, on utilisait des aiguillons.

Puis d'un revers de main, je renvoyais aux oubliettes cette affaire qui pour moi n'avait aucun sens ni aucune importance. Je crois que ce fut précisément à cette époque que je pris l'habitude de renvoyer d'un revers de main tout ce qui m'agaçait profondément les gens comme les choses, et que je balançais, avec un rire moqueur, mon habituelle formule :

— Ah, j'étais jeune et irresponsable ! Lorsque j'étais jeune et irresponsable, je me comportais comme un irresponsable.

Le New week, en date du 16 novembre 1998 publiait, un article faisant mon portrait. « Il est allé à Yale, mais sa matière de prédilection semble avoir été de boire de la bière à la *Deke House*. »

Papa n'essaya jamais vraiment de diriger ma vie. Le pire qu'il pouvait m'arriver est qu'il me dise que je l'avais déçu. Souvent, pour rejoindre une petite amie, j'ai laissé tomber des jobs d'été que mon père m'avait dégotté. Une année, il fut très mécontent. Je travaillais depuis deux jours dans une exploitation pétrolière. Je passais mon temps à grimper au sommet du derrick et à descendre pour huiler nettoyer les tiges de forage selon les bons vouloir de mon chef d'équipe qui était un tortionnaire des plus vicieux. Je baignais littéralement dans la sueur, la graisse, le cambouis. J'avais constamment sur la tête un casque de chantiers que je ne devais pas quitter, et que je détestais. ⁷Ce jour-là, il faisait particulièrement chaud, je demande en espagnol à mon compagnon :

— Miguel, où sont les bières ?

— Les bières ? Ça va pas, il y a que de l'eau.

— Il fait très chaud...

— Mon vieux, ça, ce n'est rien. C'est l'hiver comparé à ce qui va nous tomber le mois prochain.

Sans plus, je pars dans le Mobil rom, et je me sers une bière tirée du vieux frigo. Je m'appête à prendre un peu de repos bien mérité, et à la siroter quand dans l'encadrement de la porte apparaît mon chef d'équipe. Un immense gars faisant pas loin des deux mètres, avec une barbe ébouriffée jusqu'à la poitrine pleine de poils. Avec une gueule infernale à vous déboucher les oreilles dès les premières syllabes, il me hurle :

— Hé, Bush, qu'est ce que tu fous encore en dehors de la plate-forme ? Tu bosses jusqu'à 18 heures.

— Je bois un petit coup, monsieur.

— Ah oui, eh bien, retourne là-bas, le moteur surchauffe, et j'ai besoin de vous tous, bande de glands !

— Ouais, je sais bien, monsieur, mais comprenez que je meurs de soif. Et j'ai besoin de me reposer 10 minutes.

⁷ Dialogue dans le film W. d'Oliver Stone

— Tu l’as déjà fait ta pause. On n’est pas dans une école de fils à papa friqués ici. Alors maintenant, tu vas bouger ton petit cul, et retourner au moteur avant qu’il t’arrive un problème.

Tranquillement, je me lève, je le toise en levant bien haut la tête vu qu’il me dépassait bien de 20 cm :

— Vous savez quoi monsieur ? Je crois que le petit cul, il va arrêter.

Je me remis à boire au goulot. Cela le mit encore plus en fureur :

— Tu vois les choses comme ça ? Eh bien, c’est parfait. Alors, casse-toi de mon derrick !

— D’accord, je saute dans le prochain bus. Merci.

Je balançais royalement mes gants crasseux par-dessus mes épaules ainsi que mon casque, et je sortis fier comme Artaban. Quelques jours plus tard, mon père me demanda de le rejoindre dans son bureau dans le centre de Houston. Il me dit simplement :

— Mon père m’aurait flanqué la raclée de ma vie si je m’étais comporté comme toi Junior. Ce n’est pas comme ça que ça marche avec moi et avec notre famille. Dans notre famille, et dans la vie, on respecte ses engagements. Tu m’as déçu.

Et ce fut tout. Mon père n’était pas rancunier, trois heures après le sermon, il m’invita avec ma petite amie à un match de base-ball. Apparemment, il excusait mon « irresponsabilité juvénile ».

Mais il savait tout de moi, de mes bringues, de mes conduites en état d’ivresse, de mes excès de vitesse, de mes petites amies. Avant d’être directeur de la *C.I.A.*, il avait son *KGB* personnel en recrutant, des profs, des membres de la confrérie, et même des camarades de chambre qui le tenaient au courant quotidiennement de mes frasques. Il sut le premier que j’avais un gros problème avec la boisson. Bizarrement, il ne m’a jamais rien dit. Il espérait que je me débarrasserais de cette mauvaise habitude lorsque je sortirais de l’université, mais c’était ne pas vouloir regarder la vérité en face.

De nouveau Skull & Bones

À la fin de l’année 1967, et à ma troisième et avant-dernière année à Yale, je fus sélectionné, avec 14 autres étudiants pour intégrer la société secrète du *Skull & Bones* dont je vous ai entretenu dans un chapitre précédent.

⁸ Cette confrérie, créée par la promotion de Yale 1833, était le Saint des Saints où la réelle élite pouvait se distinguer des simples privilégiés. Deux fois par semaine, après six heures du soir le jeudi et le dimanche, durant l’année universitaire, les membres se retrouvaient dans le « Tombeau » de la confrérie, construction en pierre sans fenêtre ressemblant à un mausolée de *High Street*, afin de « célébrer notre bref passage sur terre ». Tout comme les membres du *Bohemian Club* de Californie, ils accomplissaient leurs rituels en cercle fermé. Une séance traditionnelle consistait habituellement à demander à un membre de révéler scrupuleusement ses pensées les plus intimes, et de détailler un nouveau chapitre de son « autobiographie sexuelle », tenant les autres dans un état de jouissance suprême.

Les histoires sexuelles permettaient de briser les défenses naturelles des membres, selon Lucius H. Biglow, avocat de Seattle à la retraite et ancien membre de la confrérie.

De cette façon, vous faites s’impliquer tout le monde dans une certaine mesure, se souvient-il. C’était une façon d’instaurer progressivement la confiance. Le chantage que permettaient d’exercer de telles informations, cependant, était de toute évidence en permanence utilisé pour faire respecter la loyauté parmi les membres de la confrérie.

Lyman Bagg a raconté dans un ouvrage, « *Quatre ans à Yale* », paru anonymement en 1871, comment il analysait les mécanismes mis en place par l’institution :

« Ces pratiques autorisées reflètent selon lui le pouvoir énorme des coutumes de l’école dans la création d’une folie temporaire qui fait des hommes faibles des êtres cruels, et des hommes bons des êtres sans pitié. »

Mon mariage raté

L’année de mon entrée au *Skull & Bones*, j’ai failli me marier. Ouais, je vous assure, ce n’est pas une blague. Elle s’appelait Cathryn Lee Wolfman. Elle était la fille de juifs propriétaires d’un magasin

8 Le cartel Bush ou l’itinéraire d’un fils privilégié de James Hatfield Page 40 (Édition Timéli Genève)

de luxe. Je l'ai connue lors de notre déménagement à Houston. Lorsque j'étais à Andover, je la voyais de temps en temps.

Notre relation devint sérieuse lorsqu'elle s'inscrivit à l'université de Rice à Houston, et moi à Yale. Même si j'aimais courir la gueuse à *Yale*, lors des vacances, comme tous les amoureux du monde, nous nous promenions la main dans la main en ville, échangeions des baisers dans les endroits retirés. Pour lui faire plaisir, nous allions aux matchs de tennis, et en retour, elle m'accompagnait aux rencontres de base-ball.

Nous assistions aux cocktails et à tous les événements mondains de la ville. Bref, nous étions de vrais tourtereaux malgré mes innombrables conquêtes féminines à *Yale*, dont les récits lors de certaines de nos réunions du jeudi et du dimanche au Temple, où nous révélions « notre autobiographie sexuelle », tenaient en haleine, et sous haute tension mes 14 camarades qui en redemandaient.

Le premier janvier 1967, un article de la chronique mondaine du *Houston Chronicle* fit sensation avec comme titre :

« Le fils du membre du Congrès va épouser une étudiante de Rice. »

Pourtant six mois après l'annonce des fiançailles nous sommes devenus des étrangers l'un pour l'autre à cause de la distance géographique. J'étais fou d'elle, et pourtant, nous décidâmes de ne pas nous marier au moment prévu. Lorsque nous obtînmes notre diplôme, nous reportâmes, d'un commun accord, notre mariage d'une année. Puis nous annulâmes tout projet de vie commune. Il est vrai que dans le monde de ma famille, composé des plus vieilles fortunes de la côte Est et des nouvelles de celles de l'Ouest, des rumeurs déplaisantes et méprisantes circulaient au sujet de la famille « de marchands », et de son entourage juif de mon ex-fiancée. N'empêche que j'en fus très affecté, car nous étions de bons amis.

En plus, étant donné les nouvelles du Viet Nam, j'avais peur de partir pour rejoindre le demi-million de jeunes recrues, et finir parmi les 350 qui tombaient chaque semaine.

L'étudiant diplômé

En 1968, j'obtiens mon diplôme d'histoire. Mon père me fit un chèque de 17 000 dollars pour poursuivre mes études. Le vieux ne s'était pas foulé. Par certains côtés, il avait des oursins dans les fouilles. Surtout quand il s'agissait de sa famille. Il considérait que mon diplôme d'histoire ne me mènerait pas à grand-chose, et il espérait que j'utilise son fric pour suivre une formation en commerce ou en droit.

Je n'en fis rien, et je dépensais l'argent comme je savais si bien le faire en festoyant avec mes amis et petites amies. Je laissais filer le temps.

Le réveil fut rude, car mon sursis, en tant qu'étudiant, prit fin. Ce qui voulait dire que je devais faire mon service militaire avec de grandes malchances de partir au Viet Nam.

La Garde nationale

Je ne voulais pas partir à la guerre. Cependant, j'étais conscient que je ne pouvais pas casser la carrière politique de papa qui s'annonçait prometteuse après son élection au Congrès en 1966, ou tout au moins lui porter préjudice.

Il m'en aurait trop voulu, et rendu ma vie impossible. Il fallait bien que je fasse mon service militaire. Mais où et comment pour m'éviter le casse-pipe ? Sans me le dire ouvertement, ma famille et les relations parentales me conseillèrent d'aller voir auprès de la Garde nationale pour m'enrôler. Bien vite, je compris que cette armée de réserve était une manière d'échapper au Viet Nam.

En effet, il n'y eut que 15 000 soldats sur plus d'un million qui y furent envoyés. En 1968, lorsque je postulais pour y entrer, il y avait une liste d'attente qui s'élevait à environ 100 000 noms. Autant dire que c'était mission impossible pour tirer le bon numéro en arrivant à la 100001^e place.

Le commandant de la Garde s'appelait Walter « Buck » Staudt. À plusieurs reprises, il eut l'occasion de rencontrer mon père au Congrès. Je fus donc « miraculeusement » retenu pour entrer dans la Garde, et le commandant paraissait très satisfait d'avoir sous sa coupe le fils aîné d'un sénateur, lui-même fils d'un autre sénateur, ami personnel d'Eisenhower, et dont Nixon, lui-même, disait qu'il fut son mentor.

Il se fit un devoir de faire venir la presse à une cérémonie spécialement pour moi, et tint personnellement à me faire prêter serment. Alors que je m'étais engagé comme simple deuxième classe, je fus promu seulement quelques mois plus tard au grade de sous-lieutenant. Paraît-il que ce fut une des promotions les plus fulgurantes des annales militaires. Mon commandant clamait à qui voulait l'entendre :

— Bush remplit tous les critères requis pour ce programme.

Beaucoup, n'étant pas convaincus, faisaient comprendre qu'il y avait dans cette nomination du piston dans l'air. Le commandant organisa une nouvelle cérémonie en mon honneur dans son bureau pour fêter dignement ma barrette d'officier. La presse fut convoquée, et mon célèbre père vint spécialement de Washington pour m'épingler les galons. Comment douter un seul instant que le commandant voulait à tout prix se faire bien voir par mon père ? C'est pourquoi il fut traité par les plus durs de lèche-cul, et par les plus indulgents de lèche-bottes. À cette époque, tout le monde savait que le pistonnage marchait pour « certains » gosses de riches.

J'étais au courant pour certains de mes amis du *DKE et du Skull & Bones*. Alors pourquoi mes amis n'auraient-ils pas été au courant pour moi ? Toujours est-il que ni mon père ni mon grand-père avant les trois années qui lui restaient à vivre ne m'ont soufflé mot. Pour moi, il n'était pas question que je leur en parle. Mais c'était tout comme. Oui, c'était comme un accord tacite et silencieux entre nous. On n'avait pas besoin de se parler. Ils savaient tellement bien faire, surtout grand-père, quand il s'agissait de suggérer sans même avoir l'air de demander ou même exiger un « service » en échange d'un retour d'ascenseur s'il était exaucé. Ou, dans le cas contraire, d'un retour de bâton.

⁹ John DeCamp était très clair à ce sujet :

« Dans les années soixante, vous aviez des garçons avec de l'argent et de l'influence qui ne voulaient pas aller au Viet Nam, et se débrouillaient pour intégrer la Garde nationale. Et puis vous en aviez d'autres n'ayant pas autant d'argent, dont certains ne voulaient pas aller au Viet Nam, qui se sont engagés comme volontaires ou ont été appelés et sont partis. Et beaucoup d'entre eux, comme moi, ont reçu pas mal de balles, et un grand nombre se sont fait tout simplement tuer. »

Un ancien directeur du personnel du Texas reconnaissait que des personnes haut placées pouvaient intervenir en faveur de certains « gosses de riches » :

« Évidemment, le gouverneur, le lieutenant-gouverneur et le speaker de la Chambre avaient une grande influence sur la Garde nationale. Et si vous regardez cette liste, vous verrez à côté du nom de George W. Bush, celui de nombreux fils de familles texanes politiquement influentes qui sont, comme par hasard, entrés dans la Garde — indépendamment des listes d'attente. »

J'ai souvent été « cuisiné » par la presse, attaqué par mes adversaires qui voulaient que j'avoue que j'avais bénéficié d'un traitement de faveur pour entrer dans la Garde malgré la fabuleuse liste d'attente. Jusqu'à présent, je ne m'en suis pas trop mal sorti.

— Bon d'accord, on pourra toujours prétendre que j'ai essayé de tout faire pour ne pas être soldat, mais moi j'ai sauté sur la première opportunité pour être pilote, et j'ai accompli mes obligations militaires. [...] Si mon unité avait été appelée, je serais parti au Viet Nam. Je m'étais préparé à partir.

Et le plus souvent, je terminais toujours en plaisantant :

— Ils ont deviné que j'allais être l'un des plus grands pilotes de tous les temps. Je ne prétends pas avoir été un grand héros de guerre [...], mais je veux que vous compreniez; piloter des avions de chasse *F-1021*, mettre l'engin en combustion au bout d'une piste revenait ni plus ni moins à faire partie de l'armée. Je ne dirais pas forcément que c'était risqué, mais nous avons perdu deux gars dans notre unité.

Bien sûr, cela n'a rien à voir avec les 153 300 blessés et 58 209 tués sur le terrain ni avec le genre de vie qui prévalait au Viet Nam comparé à celui que j'ai vécu à la base de San Antonio. Je sais que 90 000 jeunes refusèrent l'incorporation et désertèrent au Canada. Il est reconnu que des milliers préférèrent intégrer la Garde nationale pour éviter le Viet Nam, et beaucoup se firent pistonner. Je sais qu'on me soupçonne d'en faire partie. Mais tout de même, je n'ai pas honte le moins du monde de ce que j'ai fait.

⁹John William DeCamp né le 6 juillet 1941 à Neligh dans le Nebraska. Sénateur du Nebraska de 1971 à 1987. Vétéran du Viet Nam

Le pilote

Ainsi, non seulement, j'eus le privilège d'entrer à la Garde nationale, de voir le spectre du Viet Nam s'éloigner définitivement, d'être promu sous-lieutenant, mais en plus, mon commandant après ma formation à la base aérienne de Lackland à San Antonio, et ma promotion m'accorda exceptionnellement deux mois de vacances en Floride. Encore, paraît-il, du jamais vu.

En automne 1968, après ma période de villégiature, au volant de ma petite décapotable sport, une magnifique *Triumph TR-6*, je partis pour la base aérienne de Moody en Géorgie pour ma formation de pilote. Nous étions environ soixante-dix gars, et j'étais le seul à provenir de la Garde nationale. Je n'étais pas dupe. Je savais que des rumeurs circulaient à mon sujet comme quoi j'étais pistonné par mon père, membre du Congrès, pour entrer dans la Garde et éviter le Viet Nam. Pourtant, au cours du stage, je les retournais tous comme une crêpe. Et à fin, la plupart de mes camarades gardèrent un bon souvenir de moi.

Le colonel Ralph Anderson :

— C'était un gars très sociable, un bon pilote, et un sacré rigolo. Je l'aimais beaucoup. C'était un gars qui savait boire, lorsque les futurs pilotes de chasse se retrouvaient après le travail au bar de la base. À la fin des années soixante, l'alcool ne courrait pas les rues à Valdosta, et la fête du vendredi soir au Club des Officiers n'était pas triste. La bière coulait à flots, et toutes les filles de la ville venaient. Tout le monde s'enivrait. Surtout, Junior qui souvent enlevait son uniforme, et dansait nu sur le comptoir en chantant en play-back sur un air du chanteur un peu voyou George Jones, comme « *White Lightning* » que diffusait le juke-box.

Un autre camarade :

— Au fond, il n'a fait que perpétuer la tradition des fêtes après l'université. Un jour, il obtenait son diplôme, le lendemain il s'engageait dans la Garde nationale, et partait suivre une formation à San Antonio pendant quelques semaines. À partir de là, il n'a plus jamais levé le pied de l'accélérateur de la vie. Il a piloté, conduit des bolides, il eut plus de maîtresses que Hugh Hefner, et il s'en est donné à cœur joie.

Voilà donc quelques souvenirs que j'ai laissés. Ce que je peux dire c'est que j'ai travaillé dur même si je me suis bien amusé. Durant les journées de rude formation au pilotage en Géorgie, j'ai gardé tout mon sang-froid à une époque plutôt chaotique. Pour moi, cela avait un côté beaucoup plus pragmatique. Je ne suis pas très doué pour m'autopsychanalyser, mais j'ai appris à piloter des avions. [...] Vous lâchez les freins, vous donnez une pichenette sur la combustion, et là vous avez un gros bruit d'explosion. Je me souviens que je disais partout où j'allais, que peu importait, d'où vous veniez, et ce que vous faisiez, lorsque vous allumez un injecteur, vous vous concentrez sur cet instant. Piloter ces avions demandait une grande concentration.

En 1969, après ma formation de pilote, mon unité fut chargée de la défense aérienne du sud du pays et du golfe du Mexique. Promu lieutenant, je pris à nouveau du galon. Mon affectation à temps partiel me permit de participer à la campagne sénatoriale de mon père en 1970. Après deux ans, je me retrouvais libéré de mes obligations militaires. Un rapport d'évaluation me concernant affirmait :

« Le lieutenant Bush est un jeune officier dynamique et social. Il ressort comme un excellent pilote d'intercepteur de chasseurs. »

Comme quoi quand on me demandait pourquoi je suis rentré dans la Garde alors qu'il y avait une liste d'attente de plus de 100 000 demandes et que je répondais en rigolant :

« Ils ont deviné que j'allais être l'un des plus grands pilotes de tous les temps. »

Je n'étais pas si loin, que ça, de la vérité.

Une histoire de fille

Entre 1970 et 1971, au cours de ma formation, je tombais amoureux d'une magnifique blonde géorgienne. Elle s'appelait, autant que je me souviens, « Judy ». Pour quelque temps, je laissais tomber mes compagnons de beuveries. Ce qui ne m'empêchait pas de picoler avec elle. Elle voulait qu'on se marie. Quand j'étais saoul, je lui promettais un grand mariage et tout le tralala. Lorsque je dessaoulais, et qu'elle me rappelait ma promesse, je lui répondais :

— Je ne devais pas avoir toute ma raison quand je t'ai dit ça.

Un jour, j'étais avec elle dans un bar passablement ivre. Elle me faisait la gueule, et je n'aime pas quand une nana me fait la gueule. J'essayais en vain de la dérider en la consolant :

¹⁰— Combien de fois il faut que je te répète que tu es ma gonzesse ? Je te promets avec toi, je suis aussi heureux qu'un lapin dans un champ de carottes.

— Quel avenir veux-tu qu'on ait ensemble si tu plaisantes tout le temps ?

— Oh ! Arrête, tu me plais, et je suis complètement dingue de toi. On va aller à Houston, on va faire un super mariage à l'Église, avec tous les extra, avec tout le tralala.

— Dans quelle Église ?

— Ben ? J'étais épiscopalien... En fait non, j'étais presbytérien, et ensuite on est devenu épiscopaliens. Finalement, je ne sais plus...

— Et bien, moi, je suis baptiste.

— Épiscopaliens, baptistes, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Tu vas devenir une des nôtres. Une Bush, alors qu'est-ce que tu en dis ma cocotte ?

— Tu le penses ?

— Ouais !

— Tu peux le jurer ?

— Ouais, et ensuite, on ira à New York. Tu es déjà allé à New York ?

— Non...

— Ah les lumières ! C'est encore plus grand que Dallas. Je vais bosser à Wall Street, tu sais, j'ai un oncle qui m'a trouvé un job. Il m'a dit : « Dis-moi juste quand tu viens ! » Voilà, tu imagines la montagne de pognon qu'on va se faire ?

— New York? J'en ai rêvé!

— Et bien, tu peux maintenant.

— George, est-ce que tu me demandes de t'épouser ? me demande-t-elle à la fois inquiète, et prête à tout croire.

— Euh, eh bien, si j'avais une pierre assez grosse je te l'offrirais tout de suite.

Elle ouvre grand la bouche avec des yeux ronds comme des billes, et pousse un grand cri de joie en me sautant au cou, ensuite elle me roule un patin à faire pâlir de jalousie Reagan avec Jane Wyman.

Elle ne me faisait plus la gueule. Il ne lui en fallait pas beaucoup. Il faut savoir s'y prendre avec les gonzesses, et moi, sans me vanter, j'étais un spécialiste. Juste en ce moment, le Juke-box joue une de mes chansons préférées. Sans plus attendre je la fais grimper sur le comptoir, je la rejoins, et on met une sacrée ambiance en nous trémoussant comme des forcenés.

Malheureusement quelques jours plus tard, rebelote, mon père me convoque dans son bureau. Je rentre. Il me fait signe d'attendre, le temps de finir sa communication téléphonique. Cela me donne le temps de contempler les photos du vieux en compagnie de tous les dirigeants de la planète, avec ses médailles, ses diplômes, et tout son chiqué.

—¹¹ À nous deux maintenant, assieds-toi. Si ma mémoire est bonne, tu n'as pas aimé vendre des articles de sport ni ton boulot sur les derricks. Travailler dans des sociétés de placements ce n'était pas pour toi non plus. Cette place dans le ranch d'Arizona, ça n'a pas duré longtemps. Tu n'as pas spécialement brillé dans la Garde nationale, hein Junior ? D'ailleurs, ce n'est pas encore réglé cette affaire. Maintenant, il y a cette fille, Judy, qui commence à raconter partout que tu l'as mise en cloque.

Comme d'habitude, dès l'ouverture des hostilités, il commençait à me gonfler. J'essaye de me retenir en me montrant conciliant histoire d'arrondir les angles.

— Attends, Papou, comment tu sais ça ?

— Les nouvelles vont vite, Junior.

— C'est des bobards, des conneries tout ça ! Papou, j'ai mis une capote. Je suis pas con.

— À quoi es-tu bon ? Faire la bringue, courir la gueuse et conduire bourré. Pour qui tu te prends ? Pour un Kennedy ? Tu es un Bush, alors comporte-toi comme un Bush ! Tu n'es même pas capable d'aller au bout d'un travail. On a toujours travaillé pour gagner notre vie ! Il est largement temps que tu rejoignes le reste du clan, et que tu décides enfin ce que tu vas faire de ta vie.

10 Dialogue dans le film W. d'Oliver Stone

11 Dialogue dans le film W. d'Oliver Stone

— Je sais papa, mais comment dire ? J'ai du mal à me projeter dans les choses que je pourrai faire.
— Eh bien, il va falloir te projeter bientôt Junior. Ton frère Jeb a intégré l'élite Alpha Beta Kapa.
— Écoute Papou, Jeb, c'est pas moi, je n'ai pas envie d'être Jeb. Écoute, ce que j'aimerais vraiment, mais vraiment faire, c'est trouver un job dans le base-ball.
— Comment ça ? Tu ne sais pas jouer ? Tu veux être coach, tu essayes de pêcher la lune dans l'eau. Choisis quelque chose de concret. J'ai commencé dans les gisements de pétrole, moi ! Et j'espérais...
— Non, non, papa. Je vais m'accrocher. Je te jure. Je vais y arriver.
— Tu crois que tu peux y arriver ?
— Ouais.
— Tu étais d'accord pour travailler un certain temps, et tu n'as pas tenu une seule fois parole. Pas une seule fois. Dans notre famille, la famille des Bush, nous honorons nos engagements.
Je ne savais plus quoi lui répondre.
— Je vais m'occuper de cette jeune femme.
Silence entre nous. Je comprends que l'entretien est terminé. Je me lève pour prendre congé. Et comme je m'y attendais :
— Tu m'as déçu Junior. Terriblement déçu.
— C'est tout.
— Oui.

Je file vers la porte et la fais claquer violemment en quittant la pièce. Quel triste sire le paternel. Je me souviens, bien des années après que Kip Hollandsworth du journal *Texas Monthly*, a écrit dans le *Washington Post* :

— Si George père incarne pour les femmes le mari monotone qu'elles ont eu un jour, George fils évoque le fougueux ami de leur jeunesse. C'était un sacré numéro, et les femmes lui tournaient volontiers autour.

Ma pauvre mère n'a pas été à la fête tous les jours, et elle n'avait pas besoin de mettre le nez dehors pour voir le mauvais temps. Quel emmerdeur, le vieux.

La drogue

Mon paternel, comme je l'ai dit plus haut, se lança en 1964 en politique, et se présenta contre le sénateur démocrate Ralph Yarborough au Texas. Je fus à ses côtés pour sa première campagne. Mon père taxait son adversaire de démagogue gauchiste, et en réponse, se faisait traiter d'opportuniste par son adversaire.

Mon paternel mordit la poussière pour ce premier mandat qu'il convoitait. Cela ne l'empêcha pas de se faire élire de 1966 et 1968 à la Chambre des représentants dans le 7^e district du Texas.

En 1970, de nouveau, il chercha à entrer au Sénat, et se trouva cette fois face au démocrate Lloyd Bentsen, alors qu'il pensait prendre sa revanche avec Ralph Yarborough son ancien rival. Tout cela pour dire que pendant mon incorporation dans la Garde, j'avais beaucoup de congés grâce à mon généreux commandant toujours aux petits soins pour moi. Étant très désœuvré, comme d'habitude je faisais beaucoup de « conneries ».

Me voyant à la dérive, mon père se souvint qu'au cours de sa campagne de 1964 je lui avais montré un certain savoir-faire que je savais faire savoir (surtout quand il s'agissait de dénigrer un adversaire). Pour ces deux raisons, il me trouva un job pour les sénatoriales de 1970. Il échoua une nouvelle fois, et se retrouva alors sans fonction élective.

Il fit preuve de courage, et comme d'habitude, je lui tire mon chapeau. Plutôt que d'être réélu facilement à la Chambre des représentants, il préféra se lancer dans une campagne sénatoriale risquée. Ce courage dut être remarqué par Nixon qui en 1971, le nomma ambassadeur des États-Unis auprès des Nations unies.

Après cette période que je qualifie de « nomade ». J'habitais au-dessus d'un garage dans un studio que mes amis qualifiaient de dépotoir nauséabond. J'empilais une montagne de vêtements sales que j'amenaux aux épouses de mes amis pour qu'elles veuillent bien me les laver. Cela ne me gênait pas de fouiller leur coffre à linge à la recherche de la chemise la moins sale.

Joe O'Neill, un ami de l'époque ne me contredira pas, un jour il raconta à un journaliste :

« Je n'exagère pas. Un jour, j'enlève une chemise, et il me dit : « Elle a l'air chouette ». Trois ou 4 ans après, il la portait toujours. »

C'est vrai, j'ai toujours gardé un côté radin qui, à cette époque, dut prendre des proportions considérables. Mes amis me taquinaient souvent sur mon sens particulièrement poussé de l'économie, et s'extasiaient sur mon manque d'empressement proverbial quand il s'agissait de payer l'addition au restaurant.

Je passais de nombreuses soirées qui s'achevaient au petit matin dans les bars à boire avec les copains. Mon père me trouva une place à mi-temps dans un conglomerat agricole qui appartenait à Robert Gow, un ancien cadre et ami de Yale de mon père. Je trouvais cet emploi trop ennuyeux, et je le quittais après moins d'un an.

La cocaïne et moi

Pour couronner le tout, en 1972, j'avais donc 26 ans, je me fais arrêter pour possession de cocaïne, mais les traces de cette arrestation furent effacées au titre de faveur familiale spéciale en échange de travaux communautaires. Ainsi, au cours de cette année, pour me racheter, je travaillais comme moniteur dans une association d'Houston : la *Professionals United for Leadership League* ou la *P.U.L.L* pour faire plus court.

Cette société luttait contre la pauvreté dans les quartiers déshérités de Houston. De plus, mon père en était membre bienfaiteur et président honoraire. Durant ma période probatoire, j'ai aidé de jeunes délinquants en leur enseignant le basket et la lutte, en les amenant visiter des prisons de mineurs dans un but éducatif, et je n'ai pas touché à l'alcool. Encore moins à la drogue. C'est incroyable, mais j'ai pris ce travail au sérieux, et j'ai donné le meilleur de moi-même. Jamais je ne me suis senti aussi bien. J'étais en paix avec moi-même. Ce fut comme une rédemption. Au point qu'Ernie Ladd, un joueur professionnel de football américain, disait :

— C'était la première fois que tous ces gosses adoraient un blanc. [...] C'était un super mec [...]. S'il avait été un salaud, je dirais qu'il était un salaud. Mais tout le monde l'aimait tellement. Il avait une façon avec les gens. [...] Ils ne voulaient pas qu'il parte.

Un autre collègue trente ans après :

— Je me souviens comme si c'était hier, des liens qu'il tissait avec les gamins, à tel point que ces derniers voulaient qu'il les amène chez lui.

Une autre collègue Muriel Henderson :

— Junior était si réaliste que pour être honnête j'ai vraiment cru qu'il s'agissait d'un pauvre gars qui essayait de trouver sa place dans le monde.

Doug Hannah, un ami :

— En un sens, cela n'était pas faux. Je pense que George ne savait pas quel chemin prendre essayant de savoir s'il pouvait réellement faire autre chose que de suivre les traces de son père.

Au cours de l'année 1972, toujours grâce à mon père, je fus embauché comme directeur politique pour la campagne sénatoriale de Winton « Red » Blount, un magnat de la construction, et ancien ministre des Postes et Télécommunications. Je partis pour Montgomery dans l'Alabama où je vécus trois mois. Il fut battu à plate couture. À ce qu'il paraît, j'ai laissé deux souvenirs : celui d'un joyeux luron qui ne pouvait s'empêcher de tripoter les filles, et d'un gars qui venait au bureau en mocassin et sans chaussettes.

Comme je ne pouvais pas décemment rester sans rien faire, j'ai déposé ma candidature à la faculté de droit de l'Université du Texas. J'essayais un cuisant refus. J'en fus très irrité parce que je n'ai pas l'habitude qu'on me refuse quoi que ce soit. On me conseilla de déposer un dossier à *Harvard Business School*. Coup de bol, je fus accepté.

En décembre 1972, alors que mon père devait être nommé par Nixon président du Comité National Républicain, je partais pour Washington DC passer les fêtes de Noël dans leur nouvelle résidence.

À peine débarqué à la maison, j'embarquais mon frère Marvin, âgé de 15 ans chez un pote qui habitait dans le coin, et que je n'avais pas revu depuis pas mal de temps. Comme d'habitude, nous arrosâmes un peu trop nos joyeuses retrouvailles, et Marvin qui suivait mes recommandations ne fut pas en reste.

Sur le chemin de retour, nous avons mis la musique à fond et vidions une dernière fiole de whisky en faisant du slalom. Près d'arriver à la piaule, je heurtai la poubelle d'un voisin que je traînais dans un tintamarre assourdissant une bonne longueur de la route réveillant tout le monde à une heure avancée de la nuit. Arrivés chez nous, on continuait à se marrer. J'aperçus le rideau tiré, et mon père avec son air des mauvais jours. Je lui criais :

¹²— Papou on est là !

Il laissa revenir le rideau, et disparut de notre vue. Marvin malgré sa cuite commençait à avoir la trouille de sa vie. Au fur et à mesure que nous avançons vers la porte, il serrait de plus en plus les fesses. J'essayais de le rassurer.

— N'aie pas peur du vieux, tu vas voir, je vais me le faire.

Ce fut un énorme scandale dans le quartier. À la maison, ce fut pire. Mon père me fit convoquer par ma mère dans son bureau. Elle me supplia du regard, sans trop y croire, voyant mon lamentable état, de faire profil bas devant le paternel. Mais j'étais complètement paf, et j'avais cette nuit-là, en plus un trop-plein de mon père. Oui, c'est triste à dire, mais je cherchais la bagarre. Je voulais me le faire. À peine étions-nous entrés, il cria à Marvin d'aller dans sa chambre. Je le lâchais, et il partit en titubant sous le regard scandalisé de Papou.

— Tu n'as pas honte, il n'a que 15 ans. Je commence à en avoir marre de toutes tes conneries.

— Oh ! Oh ! Tu en as marre de moi ? Eh bien, je suis ravi de l'entendre dire. Et tu sais pourquoi, parce que moi aussi j'en ai marre de toi. Pour toute ma vie, et encore plus même.

— Si je peux te donner un conseil, Junior, va faire un tour chez les alcooliques anonymes. Fais-toi aider.

— D'accord, merci, monsieur le Parfait, monsieur le héros de guerre, monsieur le Dieu Tout-Puissant.

Ma mère ne put s'empêcher de faire irruption dans le bureau :

— Comment oses-tu parler à ton père de cette manière ?

— Je parle de la façon dont j'ai envie de lui parler !

À ce moment précis, mon père cessa de me regarder. Il s'adressa uniquement à ma mère, et semblait complètement m'ignorer, alors que Jeb, peiné et catastrophé, apparut dans l'encadrement de la porte.

— Quand est-ce que ce garçon va arrêter de se comporter comme un imbécile ? Combien d'autres chances espère-t-il qu'on va encore lui donner ?

Je ne peux pas supporter que mon père s'adresse à ma mère à mon sujet sans qu'il me regarde en face, alors que je me trouvais à un mètre de lui, je l'apostrophe durement :

— Tu ne peux pas me le dire en face ? Pourquoi, tu lui dis à elle ? Bon, allez, ça suffit...

Je me débarrassais de mon blouson, et le fixais durement :

— Allez, on y va ! « Mano à mano », tous les deux ; ici, maintenant.

— C'est une correction que tu veux Junior ?

— Oui, c'est ce que je veux.

Déterminé, lui aussi, il s'avança vers moi.

— Arrête, Junior, tous les deux, arrêtez ! Vous avez perdu la tête, cria ma mère.

Menaçant, je m'avançais vers lui.

— Vas-y, le vieux, approche...

— Frappes pour voir si tu y arrives, me répond-il narquois.

Au moment où j'allais me précipiter sur mon père, Jeb s'interposa, et avec une force qui m'étonna, il m'envoya contre le mur :

— Ça suffit, tu te calmes.

Puis il s'adressa au vieux :

— Tu ne te rends pas compte qu'il était en train de fêter un truc. Il a été admis à Harvard.

Ce fut comme un coup de foudre qui paralysa nos parents. Mère réagit la première :

— George, pourquoi tu ne nous as rien dit ?

— Parce que je n'irai pas. D'accord, je voulais simplement vous montrer que je pouvais être reçu. Vous m'aimez maintenant ?

— Calme-toi, il va changer d'avis, reprend le frérot.

— À ta place, je ne compterais pas dessus, mon petit Jeb.

Mon père ferma les yeux. Pendant un court instant, sans avoir reçu un seul coup de moi, il semblait complètement sonné.

Ma mère lui lança :

— Vous m'avez fait peur avec vos histoires. Très bien, alors il est reçu à Harvard... Tu pourrais reconnaître qu'il a du mérite, dit-elle en s'adressant à son mari.

Il se ressaisit rapidement, et comme je m'y attendais, il ne me rata pas :

— Bien sûr qu'il a été reçu. Qui l'a pistonné à ton avis ?

Je me baissais pour ramasser mon blouson qui traînait à ses pieds. Tout en me relevant, je lui murmurais dans une lassitude infinie, et un écoëurement total :

— Toi.

Je quittais le bureau du paternel. Je ne savais pas si j'allais chialer dans ma chambre ou retourner me saouler la gueule à mort. J'optais pour intégrer mon plumard, et ne plus penser à rien. Mais dormir, dormir, dormir.

Enfin n'ayant pas d'autre choix je suis allé à *Harvard Business School*. Comme pour Andover et Yale, ce fut très dur. Pourtant tout en m'amusant, et en devenant populaire dans le campus, je travaillais dur pour maintenir la tête juste au-dessus de l'eau. J'habitais un petit appartement dans une maison de trois étages, et je m'obligeais à faire tous les matins du jogging. J'échangeais mes mocassins contre des bottes de cow-boy que j'enfilais, également, sans chaussettes. Au fond de la classe, affublé de mon blouson d'aviateur, affalé sur ma chaise, avec l'envie de balancer mes pieds sur le bureau, je sortais mon crachoir, et avec classe, j'expectorais mon tabac à chiquer.

L'appel de l'Ouest

En 1975, à 30 ans, je décroche péniblement ma maîtrise en administration. Comme pour papa, il n'est pas question pour moi de bosser à *Wall Street*. La côte Est me sort par les yeux et les trous de nez. Je ressens l'Ouest comme un appel, et mon cher vieux Texas me manque terriblement.

J'enfourche ma vieille *Oldsmobile Cutlass*, peinte fraîchement à la bombe, et arborant ses cinq printemps. Sans travail, sans rien me voilà parti à la recherche d'une nouvelle frontière, comme papa, trente ans plus tôt.

Arrivé à Tucson, dans l'Arizona, je fais une halte pour revoir James « Jimmy » Allison, un copain d'enfance avec qui j'ai bossé en 1972 pour la campagne désastreuse de Winton Blount. Nous avons vidé comme il se doit quelques bières, parlé de l'industrie du gaz et du pétrole, puis de la façon dont quelqu'un qui est prêt à travailler dur avec l'esprit vif pouvait aller de l'avant tout seul.

Enfin, je débarque à Midland, la ville de ma jeunesse, bien décidé à réaliser mon rêve américain, et montrer au vieux de quel bois je me chauffe. Mon père avait eu un paternel doté d'une personnalité écrasante, et obtint une réussite exceptionnelle dans les affaires et la politique, et il en fut de même pour moi. Le mien eut l'intelligence de ne pas entrer en compétition directe avec le sien en réussissant différemment. Comme il disait si bien :

« Si j'étais psychanalyste, je pourrais en conclure que j'essayais de ne pas être en compétition avec mon père, mais de faire quelque chose par moi-même. »

Comme je l'ai dit, je suis nul pour la psychanalyse. Mais chaque fois que je pense à mon vieux je constate que je l'adore, et qu'en même temps je le déteste. Je veux au moins l'égaliser. Non, je veux le dépasser pour l'emmerder, l'étonner, le rendre fier. Pour qu'il me dise : « Junior, je suis fier de toi. » En tout cas, pour qu'il ne me balance plus jamais : « Junior, tu m'as déçu... très déçu. »

Jusqu'ici, malgré moi, par tradition familiale ou parce que c'est mon destin, j'avais emprunté le même chemin que mon père. À chaque étape, je constatais sa supériorité, et ma nullité.

À Andover, il était toujours premier, et moi j'avais du mal à suivre. À Yale, il sortait major de sa promotion, et moi je décrochais péniblement un diplôme en histoire qui ne menait à rien. Il fut pilote, et devint un héros de guerre, et moi, je fus pilote dans la Garde nationale, mais pour éviter le Viet Nam. Il quitta la côte Est pour celle de l'Ouest en rêvant de découvrir un fabuleux champ de pétrole, et

moi aussi je m'apprêtais une nouvelle fois à faire comme lui. Quoi qu'il en soit, à nous deux Papou. Mano à mano. Je n'ai pas dit mon dernier mot. Rira bien qui rira le dernier.

Chapitre 5 - L'entrepreneur

Arrivé à Midland, je louais un garage dans une ruelle que je transformais rapidement en appartement qui d'après mes amis ressemblait à une « vraie décharge publique ». Je prenais rendez-vous avec Walt Holton Jr. Sans prendre de gants, je lui dis :

— Montrez-moi simplement comment consulter les registres des baux miniers, et je me débrouillerai pour le reste.

Walt, voyant que je n'avais qu'une vague idée de l'industrie pétrolière, gentiment me conseilla de travailler d'abord pour une grande compagnie pour me faire les dents, et ensuite créer ma boîte. Je n'écoutais pas ses recommandations, et je me lançais dans l'aventure avec fougue, revigoré par l'air de mon Texas, et de ma chère ville de Midland.

Je devins agent foncier indépendant à la recherche de titres et de droits miniers pour les pétroliers. Je me faisais payer cent dollars la journée. J'ai laissé quelques souvenirs de cette période héroïque.

Tom Craddick, républicain de la Chambre du Texas, me connaissait depuis trente ans :

— Lorsque George est revenu à Midland, il a emprunté un bureau, il a emprunté des clubs de golf, il a emprunté des chaussures [...] Il était rare de le voir porter une chemise propre. D'ailleurs, un prix récompensant le golfeur le plus mal habillé avait été créé en son honneur au *Country Club de Midland*.

Walt Holton :

— On aurait dit qu'il avait passé lui-même en peinture sa Cutlass bleue de 1970. On aurait dit qu'elle allait exploser chaque fois qu'il la conduisait.

Don Evans que j'ai rencontré pour la première fois en 1975, et qui depuis est resté un conseiller, un ami et un collecteur de fonds pour mes campagnes futures, précise :

— À ma connaissance, il ne possédait rien. Il vivait dans une décharge. Il avait l'habitude de porter son linge sale chez nous. Nous étions simplement des nouveaux venus rêvant de découvrir un champ pétrolier quelque part.

Je portais les chaussures de golf de mon riche oncle qui me serraient tellement qu'elles semblaient prêtes à craquer. Pour toutes ces raisons, je me fis encore une solide réputation de radin. Quand je pense que j'avais traité Papou de pingre lorsqu'il me fit généreusement un chèque de 17 000 dollars pour continuer ma formation après Yale, je me rends compte que j'ai hérité ce côté grippe-sou de lui et de grand-père.

N'empêche que beaucoup m'aimaient bien. Les « anciens », ceux qui connaissaient « le grand George », c'est-à-dire mon père, se prirent, pour la plupart, d'affection pour moi. Peut-être à cause de mes longs cheveux bouclés. Ils m'appelaient « le petit George ». Je me souviens que lorsque c'était le cas, je détestais ça. Quand ce n'était *pas* « le petit George », c'était le « grandiloquent fils Bush » parce qu'ils trouvaient que j'étais un vrai moulin à paroles. Je n'aimais pas non plus, car je ne pouvais pas supporter qu'on me ramène toujours à mon père. J'en ai bavé de ce côté : vous pouvez me croire.

En 1977, je créais ma compagnie de forage. Je lui donnais le nom *Arbusto Energy*. J'étais très content du nom « Arbusto », nom espagnol qui signifie « bush » ou buisson en français.

Je fondais cette société grâce aux capitaux de James R. Barth, que j'ai connu dans la Garde nationale. Nous sommes devenus amis. Après notre libération, James réussit à vendre un avion à un certain Salem Ben Laden, héritier de la deuxième fortune d'Arabie Saoudite, *le Saudibinladin Group*. Après ce coup, il créa sa propre compagnie d'aviation. La famille Ben Laden fut très contente des premiers services de Bath. Ils sympathisèrent tellement, qu'elle l'engagea pour gérer leur fortune et investir en son nom au Texas.

Détenant la signature James n'hésita pas à miser sur moi l'argent des Ben Laden, et il investit 50 000 dollars. Je dois souligner que ma famille malgré sa richesse n'investit pas le moindre cent sur *Arbusto*.

James avait aussi des relations avec la *C.I.A* à l'époque où mon père en était le directeur. Coïncidence, signe du destin, humour du Bon Dieu ? Peut-être. Il est vrai que de mauvaises langues

osèrent insinuer que la famille saoudienne, par l'intermédiaire de Bath, paria sur moi en investissant sur le nom que je porte.

Toujours est-il que ma première société vit le jour grâce à l'argent de la famille de celui qui deviendra mon pire ennemi, et celui de la planète.

Au cours de l'été 1977, *Arbusto* fut à son zénith avec une valeur nette de plus de 500 000 dollars.

Si tu briguais le siège de député au Congrès ?

Jimmy Allison connaissait ma famille depuis son installation à Midland. Il fut le conseiller de mon père, et géra sa campagne victorieuse de 1966. Il n'empêche que malgré la différence d'âge, il était mon meilleur ami et compagnon fréquent de beuverie. Une soirée, alors que nous descendions les dernières bières avant de nous quitter, Allison me dit :

— Si tu briguais le siège de député au Congrès du vieux George Mahon?

Je lui ai ri au nez. Il resta de marbre. Alors je compris qu'il parlait sérieusement. Cela me donna à réfléchir. Quelque temps après, j'acceptais à condition qu'il gère ma campagne. Il fut obligé de refuser. À 45 ans, il venait d'apprendre qu'il avait la leucémie. Ce fut un choc pour moi d'apprendre que mon meilleur ami n'avait plus pour longtemps à vivre. Je me souvins de Robin qui fut emportée par cette saloperie.

— Ah non, pas toi ! Alors, au diable la politique, lui ai-je dit

— Ne sois pas idiot, vas-y, fonce, a-t-il, doucement, insisté.

Pendant une semaine, je n'ai pas dessoulé. Le matin du septième jour, après avoir vomi dans la douche, je me suis vu dans la glace, et je n'ai pas aimé la sale gueule que me renvoyait le miroir. Je me suis envoyé toute une cafetière de café noir. Ensuite, j'ai passé trois coups de fil.

Le premier à Allison :

— Jimmy c'est OK, je vais être sobre, et je vais me présenter au Congrès.

Le second à mon frère Neil qui venait d'avoir une licence en relations internationales :

— Neil, viens au Texas, c'est sérieux, je me présente au Congrès. J'ai besoin de toi pour que tu conduises ma campagne.

Le troisième aux médias du Texas pour les informer que je donnerais une conférence de presse au cours de laquelle j'annoncerai ma candidature. Plus tard, j'ai dit à mon père que je voulais Neil avec moi, mais je lui demandais catégoriquement de rester à la maison. Je voulais gagner ou perdre, mais gagner ou perdre tout seul.

Encore une fois, à la suite d'une simple conversation trop arrosée avec un vrai ami, contre toute attente de ma part, je me lançais dans les traces de mon père. Ah, Destin quand tu nous tiens. Combien mon ami de Midland Joe O'Neil avait vu juste :

« Regardons les choses en face, George n'était pas vraiment heureux. C'est le syndrome du fils aîné. Vous voulez être à la hauteur des espérances très élevées de votre père, mais en même temps vous voulez suivre votre propre chemin, alors vous finissez, bon gré mal gré, par suivre exactement la même voie que lui. »

Laura

Environ un mois après avoir annoncé ma candidature au Congrès les O'Neil me téléphonent pour m'inviter à un barbecue. Juste avant de raccrocher, mon pote me balance :

— Nous aimerions te présenter une de nos grandes amies. Je pense que tu l'apprécieras.

Lorsqu'ils me la présentèrent, je bâfrais, comme un porc des chips, des cacahouètes, des hamburgers. Bref, tout ce que je pouvais, en arrosant le tout, de larges rasades de bière à même le goulot.

Ce fut le coup de foudre. Ils avaient raison, j'en suis carrément tombé amoureux. Elle souriait et n'était pas du tout outrée de voir ce cow-boy décontracté à la démarche chaloupée, un poil vulgaire, mais surtout sympa. J'ai tout de suite été attiré par elle parce que j'ai trouvé que c'était une personne très réfléchie, élégante, intéressée par beaucoup de choses, et dotée d'une grande capacité d'écoute. Comme je suis un grand bavard, cela tombait bien.

Après l'avoir baratinée et charmée comme je savais si bien le faire (à part que cette fois-ci j'étais vraiment sincère), elle me dit timidement quelque chose que je n'ai jamais oublié :

—¹³ Vous êtes un diable, un diable avec un chapeau blanc.

Pour moi, c'était un beau compliment. En fouillant bien dans notre passé, nous découvrîmes que nous nous étions « vaguement » connus en cinquième au collège de San Jacintho de Midland. Ce fut tout, car dès la quatrième je déménageais à Houston et Laura continua à Midland, le nez toujours « plongé dans les livres ». Elle obtint un diplôme d'enseignante. Nous découvrîmes qu'elle travaillait comme bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de Houston la même année où j'étais pilote à la Garde nationale, et de plus nous habitions la même résidence *Château Dijon* qui se trouvait dans le sud-ouest de Houston.

Nous ne revenions pas d'une telle coïncidence, et ne comprenions pas comment nous ne nous sommes jamais croisés. En réfléchissant un tout petit peu, j'ai vite compris : lorsque je rentrais au bercail au petit matin complètement beurré, elle dormait paisiblement, et lorsqu'elle partait au travail, je cuvais dans mon lit. Je me suis bien gardé de lui donner l'explication.

Cet été de 1977 fut mémorable avec la rencontre de ma future femme, ma décision d'entrer en politique, et de sonner le glas de Junior le « Jeune et irresponsable ».

Bien que je continuais à boire, j'avais sérieusement ralenti, et depuis ma rencontre avec Laura, j'avais cessé totalement mes incessantes galipettes avec les bimbos du Texas occidental. Il est vrai qu'à ce moment-là, j'avais bien profité de la vie, et je commençais à m'assagir.

Mes parents furent ravis de ma rencontre avec Laura. Tout de suite, elle leur plut. Ils lui reconnaissaient un esprit pragmatique, les pieds bien sur terre, et toujours calme. Par moments, ils me prenaient la tête avec Laura qu'ils plaçaient au pinacle parce qu'elle allait arrêter mes fredaines et m'assagir, et qu'elle allait transformer un buveur invétéré en homme sobre. Mais bon sang, si j'avais été totalement irresponsable, elle ne m'aurait pas épousé. C'est vrai qu'un jour elle m'a fait comprendre que je devais savoir si je voulais boire ou être un citoyen productif. Oui, je lui reconnais le mérite de m'avoir freiné. Avec son calme, sa discrétion, elle apporte beaucoup de stabilité, beaucoup de bon sens à notre relation.

On s'est rencontré en juillet et en novembre, nous étions mari et femme, selon la formule consacrée, dans la plus stricte intimité. Juste quelques proches et notre famille. Notre rencontre, c'est ce qu'on appelle de la séduction éclair. Un jour en la serrant tendrement dans mes bras, je lui ai confié :

— Mon père et mon grand-père m'ont dit un jour : tu dois être politicien pour réussir. Tu dois briguer un siège au Congrès pour transmettre la tradition, l'héritage et la responsabilité.

Le lancement avec Laura de ma campagne au Congrès

Alors que je me préparais pour ma campagne, bien que cloué au lit, ravagé par la maladie, mon cher ami Jimmy Allison veillait sur moi en téléphonant aux marchands de liqueurs et aux bars que nous avions l'habitude de fréquenter. Il leur interdisait de me servir de l'alcool. Rien que de la bière ou à la rigueur du vin. Sacré vieux Jimmy, tu étais mon ami, à la fois un grand frère et un père ; quand tu avais une idée en tête tu ne l'avais pas au cul.

En guise de lune de miel, Laura et moi nous nous lançâmes dans la campagne. Ce fut très dur pour notre couple de nouveaux mariés, mais indubitablement cela avait réellement renforcé notre relation. Nous faisons tous les deux campagne. Bien sûr, nous nous querellions parfois. Mais nous partageons cette aventure ensemble. Nous avons passé toute la première année de notre mariage à faire campagne.

Voici comment Laura vécut cette période :

— Nous avons passé une première année de mariage magnifique à parcourir tout l'ouest du Texas, en suivant la frontière du Nouveau-Mexique. Les gens prétendent souvent que cette première année est difficile parce que c'est une année probatoire où on s'habitue à vivre ensemble. Pour nous en tout cas, ça s'est passé tout autrement. Peut-être aussi parce que l'adversaire en question n'était pas l'un de nous deux, mais le candidat politique qu'on avait face à nous.

13 Dialogue du Film W. d'Oliver Stone

Un jour, ne pouvant pas me rendre à un meeting, je suppliais Laura d'y aller pour moi. À reculons, elle s'exécuta. Lorsqu'elle monta sur l'estrade pour prendre la parole, devant la foule, elle répéta une phrase qu'elle avait préparée :

— Mon mari m'a dit que je n'aurais jamais à faire de discours politique. Et voilà comment il tient ses promesses.

Ce n'était pas très louable pour moi ni de très bon augures pour la suite. Mais cela eut le mérite de faire rire, et quand on fait rire, c'est presque gagné. Ensuite, elle oublia son discours, grommela quelques mots inaudibles sur mes grandes qualités, et regagna au plus vite sa place. Par la suite, chaque fois que je l'ai obligée à prendre la parole ne pouvant pas faire autrement pour gagner des voix, elle commençait toujours par la même vanne :

— George m'avait promis que je n'aurais jamais à faire de discours.

Je ne lui en ai plus tenu rigueur, car cela faisait toujours marrer l'auditoire, et aussi parce que mes conseillers en communication trouvaient que cette phrase était une bonne introduction.

Ma chère mère lui donna un conseil extrêmement précieux et sage : celui de ne jamais critiquer les discours de son mari, car beaucoup d'autres s'en chargeront. Ma mère se souvint qu'une fois, alors que mon père était président, elle avait dérogé à cette règle en suggérant simplement que son discours avait été moins que suffisant. Eh, bien, pendant les semaines qui suivirent mon père s'évertua à lui prouver, par A plus B, que toute l'Amérique avait adoré son speech. Depuis, elle ne voulut plus vivre une telle expérience qui ne cessa que le jour où elle trouva un accent qui parut suffisamment sincère pour dire à mon père :

— Tu as raison, finalement, moi aussi j'adore.

Moi, je n'avais pas la patience de mon père ni sa rhétorique. Un soir après une exténuante et longue journée de campagne, je me reposais dans mon jardin affalé sur une chaise longue. Laura me servit une bière, je lui demandais :

— Qu'as-tu pensé de mon discours ?

— Ta mère m'a conseillé de ne jamais faire une seule critique sur tes discours politiques.

— Tu me connais, tu peux tout me dire. Tu sais que je suis quelqu'un de solide. Alors tu peux me dire la vérité.

— Franchement, il n'a pas été si bon que cela.

Ni une ni deux, j'ai pris ma voiture qui attendait dans l'allée, et j'ai embouti la porte du garage. Depuis, elle a toujours suivi le conseil de ma mère.

Au cours de l'année 1978, la campagne battait son plein. Cependant avant de me mesurer à mon adversaire démocrate, je devais sortir vainqueur des primaires du parti républicain que je disputais à Jim Reese, l'ancien maire d'Odessa. Jim était soutenu par Ronald Reagan qui était en compétition avec mon père à l'investiture républicaine des présidentielles de 1980. C'est pourquoi il apporta à mon adversaire républicain, non seulement, un soutien moral, mais également financier au moyen de son comité dans le but d'affaiblir mon paternel qui d'ailleurs s'en plaignit lors d'un entretien au *Washington Post* :

— Je n'ai pas envie de me quereller avec Reagan. Mais je suis surpris de ce qu'il fait même, dans mon État. [...] Ils font tout pour faire perdre George.

Je livrai donc bataille à Reese. J'adoptais une ligne modérée de « businessman anti Jimmy Carter » tandis que mon concurrent d'entrée de jeu me catalogua de républicain libéral de la côte affilié à « l'aile Rockefeller » du parti. En outre, il accusa mon père d'être membre de la *Trilatérale*.

C'est quoi la *Trilatérale* ? Eh bien, un organisme qui travaillerait en sous-main à établir un ordre mondial. David Rockefeller, un des fondateurs ne s'en cachait pas. Dans ses mémoires, il écrit :

« Depuis plus d'un siècle, les extrémistes idéologiques des 2 bords politiques s'emparent des incidents dont ont parlé beaucoup dans les journaux tels que ma rencontre avec Castro pour reprocher à la famille Rockefeller l'influence démesurée qu'ils prétendent que nous exerçons sur les institutions politiques et économiques des États-Unis. Certains croient même que nous faisons partie d'une cabale agissant contre les grands intérêts des États-Unis, et nous représentent moi et ma famille comme des internationalistes. Ils vont jusqu'à prétendre que nous conspirons avec d'autres capitalistes dans le monde pour construire une structure politique et économique mondiale plus intégrée. Un seul monde si vous préférez. Si c'est ça; dont on m'accuse, je plaide coupable et j'en suis fier. »

Harry Mac Donald, un membre du Congrès de son côté, précise :

— Le but des Rockefeller est de créer un gouvernement mondial en combinant le super capitalisme et le communisme. En plus en étant en connexion avec le *CFR* (Conseil Relations Étrangères), les Rockefeller ont créé une autre branche très puissante avec la Commission trilatérale. Celle-ci a été grandement impliquée dans certaines nombreuses décisions prises par le gouvernement américain.

Depuis sa création en 1973, le sénateur américain Barry M. Goldwater, dans son livre, écrit :

« La Commission Trilatérale prévoit de devenir le véhicule de consolidation multinational des intérêts bancaires et commerciaux en redéfinissant le contrôle du Gouvernement politique américain. La Commission Trilatérale met en œuvre de manière habile et coordonnée tous ces efforts pour consolider les 4 centres de pouvoir : politique, monétaire, ecclésiastique, intellectuel. Le but de la Commission Trilatérale est de créer une puissance économique mondiale supérieure à celle des gouvernements des états impliqués. Quant aux managers, le fondateur de ce système, ils contrôleront le futur. Qui fait partie de la Commission Trilatérale ? John McCain, Hilary Clinton, G. H Bush, Allen Greenspan, Henry Kissinger, Rockefeller, Dick Cheney. Un des programmes préconisés : surveillance Internet, mise en écoute de chaque citoyen. »

Devant de telles attaques nauséabondes, je contre-attaquais :

— Je suis opposé à un gouvernement mondial unique et à un système monétaire unique. Si la Commission trilatérale soutenait ce genre de choses, il était sûr que mon père apparaîtrait comme une voix dissidente.

Mon père se défendait de ces accusations avec beaucoup d'humour :

— Dans cette émission « Dallas », *JR* est un membre de la Commission trilatérale, je crois. Il doit l'être parce qu'il est si méchant. Laissez-moi vous dire quelque chose. J'en ai été membre, j'en ai démissionné comme j'ai démissionné de toutes les affaires où j'étais pour me concentrer sur une chose : être candidat à la présidence des États-Unis.

Enfin, tous ses coups bas se retournèrent contre Reese, et je lui fis mordre la poussière avec une avance considérable de 1407 voix. Je pensais me trouver en compétition avec le vieux député démocrate le vieux George Mahon. Mais après 44 ans, il décida enfin de se retirer de la vie politique, et je me trouvais en face de Kent Hance, démocrate, Sénateur et avocat. Lui aussi lança l'hostilité par des attaques personnelles :

— Lorsque Junior était à Yale, moi je fréquentais Texas Tech. Lorsque le fils de Bush peinait pour sa maîtrise à Harvard Business School, moi j'étais « un gars du coin » à la faculté de droit du Texas.

Pour ma part, je l'accusais d'être un garçon de courses de Carter dont la politique était « d'imposer et dépenser ». Il contre-attaqua :

— C'est un gosse de riche trop gâté, un fêtard et un immature.

Personnellement, il ne m'accusa pas d'être « accro à la boisson et aux femmes », mais il en laissa le soin à ses lieutenants qui s'en donnèrent à cœur joie. J'avais trop de choses à me reprocher pour l'attaquer de front sur ses propres problèmes, car je craignais trop les surenchères, et les retombées qui ne manqueraient pas de me fragiliser davantage.

D'autant plus que Laura au cours de cette campagne apprit des choses qui lui firent très mal. Elle ne m'en parla jamais, et je lui en suis reconnaissant. Elle essayait de se convaincre que ce que je fus avant notre rencontre n'avait pas d'importance. Seul comptait ce que j'étais devenu après notre coup de foudre.

Alors, j'ai décidé de ne rien dire [...] Simple décision instinctive [...] Rétrospectivement, j'aurais probablement dû contre-attaquer en disant : « Cela n'est-il pas un peu hypocrite ? » Au lieu de cela, j'ai préféré me tenir tranquille.

La défaite de ma campagne au Congrès

En novembre 1978, cette éprouvante et lamentable campagne prit fin, je n'obtins que 47 % des voix. Le point positif fut que jamais un candidat républicain n'avait atteint un tel score. Mais le résultat final est que j'avais perdu. Pour moi le premier c'est le premier, et le second, c'est rien du tout. Je fis semblant, comme il se doit, d'être bon perdant, et je félicitais sportivement mon adversaire :

— Nous avons mené une bonne campagne, nous nous sommes bien battus (« Mon cul, oui ! », pensais-je)... j'ai beaucoup appris sur moi-même (ce qui était vrai). Cette campagne m'a rendu meilleur (je n'en sais rien. En tout cas plus aguerris si je renouvelais l'expérience).

Je regrettais de ne pas lui en avoir mis plein la gueule, comme lui ne s'en était pas privé. La politique c'est une guerre sans merci où tous les coups sont permis. Ça, je l'ai bien compris. De retour à la vie normale, je réalisais que, pour pas grand-chose, j'avais sacrifié plus d'une année de ma vie, mis en danger la vie de mon couple à cause des révélations de mon passé de débauché.

En plus, mon ami Jimmy Allison me quitta juste trois mois avant la fin des élections. Mon père et moi portâmes son cercueil. Trop, c'est trop. Je fis beaucoup de peine à ma femme et à ma famille, mais je ne pouvais être consolé qu'auprès d'une bonne bouteille de ¹⁴Jack Daniels.

J'avais promis d'être sobre à mon ami Allison, et durant cette campagne, j'ai tenu parole en ne dépassant jamais les limites de l'intolérable ou de l'indécence. Mais après ma défaite, mon vieux démon devint de plus en plus impérieux. Je buvais de plus en plus, et je n'y pouvais rien. Ma famille, mes amis désespéraient de me voir dans cet état, et tout le monde mettait ses espoirs en Laura pour me tirer de là.

Elle leur répondait :

— Je ne peux changer mon mari. Personne n'a le pouvoir de changer quelqu'un. Les gens doivent se motiver pour se changer eux-mêmes.

Nous nous connaissions depuis un peu plus d'un an, et pourtant elle me connaissait par cœur. Elle ne m'a jamais fait de sermons, jamais dit que j'avais des problèmes avec la boisson. Elle savait très bien que j'aurais nié l'évidence en l'assurant que, si je le voulais, je pouvais m'arrêter du jour au lendemain. Elle avait compris que cela ne ferait que compliquer la situation, déclencher de terribles disputes, et foutre en l'air notre vie de couple.

Pourtant, à mon égard, elle ne restait pas les deux pieds dans le même soulier. Patiemment, à la fois épouse, mère et amie, elle me reconfortait, elle me préparait mes plats préférés : pains de viande, hamburgers, crêpes farcies. Et par-dessus tout, elle réfléchissait, méditait et priait pour savoir comment me venir en aide, et m'inciter personnellement à me prendre en main en tordant le cou à ce vice une fois pour toutes.

Ouais, ma femme est une sacrée bonne femme. Par moment, son côté « Madame parfaite » me fait chier. Mais elle est vraiment formidable. Je lui dois beaucoup. Même ma mère a dit d'elle :

— Laura est calme, mais elle accomplit beaucoup de choses grâce à son calme.

Après avoir réfléchi, médité, prié, en parfaite bibliothécaire, elle se mit à étudier « des tonnes de livres », et à lire tous les magazines qui traitaient de la dépendance à l'alcool. Ensuite, elle laissait en évidence ces bouquins et revues partout dans les endroits de la maison où je traînais le plus.

Après ma défaite, j'avais passé un mois à carburger comme jamais au whisky. Alors que je commençais à émerger des vapeurs éthyliques, je remarquais les livres que Laura avait parsemés dans la maison. Connaissant mon aversion pour la lecture, elle avait signalé les passages qui m'intéresseraient par des marque-pages. J'ai vite compris. Ma chère bonne femme voulait que je prenne le bon chemin tout comme le fils prodigue retrouve celui du bercail. Les titres des paragraphes étaient éloquentes :

— Reconnaître les signes d'un problème de boisson.

— Les symptômes de l'abus d'alcool.

— Je ne veux pas être alcoolique, etc.

J'aime bien parler de mes défauts aux autres, parce que j'avoue ce que je veux bien admettre, mais j'ai horreur que quiconque me les fasse remarquer. Ma première réaction, en lisant le premier livre placé comme un guet-apens sur mon fauteuil de cuir préféré, fut de le balancer avec perte et fracas contre le mur avec la ferme intention de vider illico une bouteille de whisky. Rien que pour emmerder madame la « Parfaite ».

Ma deuxième réaction consista à rester prostré pendant cinq minutes. Puis, je me relevais, ramassais le livre en piteux état. Je lissais les pages écornées, et je me mis à lire. Sacrée Laura, comme dit

14 Bouteille de Whisky

maman, avec ton calme tu arrives à tout faire comme la petite goutte qui jour après jour finit par creuser une galerie profonde.

Le 5 janvier 1979, soit deux mois après ma défaite, un autre évènement continua à me faire rentrer dans le droit chemin. Mon père après avoir détenu deux mandats au Congrès, avoir été ambassadeurs aux Nations unies, président du Parti républicain, directeur de la CIA, décida d'annoncer officiellement sa candidature pour la présidentielle de mai :

— Junior, j'ai besoin de toute la famille. Puis-je compter sur toi ?

— Je viens de passer plus d'un an à faire campagne moi-même [...] J'ai négligé mon entreprise et mes responsabilités familiales. Il est désormais temps que je gagne de l'argent, et que je vous donne, à toi et à Maman, d'autres petits enfants. Mais, comme d'habitude, tu peux compter sur moi, je ferai de mon mieux.

Neil fut celui qui s'investit le plus dans la campagne de Papa et cela à un degré considérable. Jeb, Marvin et Doro s'impliquèrent à un degré moindre. Cependant, ils donnèrent beaucoup de leur temps et de leur énergie pour parcourir, de long en large, les principaux États en prêchant la bonne parole de papa. Pour ma part, je fis ce que j'avais promis à mon auguste paternel. Je les suivais autant que je le pouvais, car ma femme et mon entreprise restaient ma priorité.

En 1980, Ronald Reagan, notre cow-boy national, rafla l'investiture républicaine. Comme chacun sait, il devint le quarantième président. Il choisit, par calculs et contrainte Papou comme vice-président, afin de le neutraliser. Faire entrer dans votre gouvernement votre adversaire ou votre ennemi immédiat, que vous voulez juguler, s'est révélé être la bonne tactique en politique. Quoique ? Des fois, ça peut tourner au vinaigre.

Toujours est-il que Maman parle toujours de ce temps-là avec des larmes aux yeux :

— L'une des grandes joies de la campagne de 1980 restera nos enfants. Tous ont mis leurs propres vies entre parenthèses pour faire campagne pour George. George W. sortait juste de sa course au Congrès au Texas, et bien qu'il lui fallût gagner sa vie, il participa autant qu'il le pût.

Arbusto - Ma première faillite

Ma société Arbusto malgré le boom pétrolier de la fin de l'année soixante-dix ne connut pas le succès que j'espérais. En 1980, le bilan de ma société fut désastreux. Je possédais moins de 50 000 dollars en espèces en banque, et plus de la moitié de mes créances étaient non recouvrées. Je devais 300 000 dollars à mes banques et 120 000 dollars à mes créanciers.

Je me mis en tête de collecter « un capital initial », et créer une société de forage en nom collectif pour « décrocher le gros lot ». Je comptais sur ma famille, leurs relations et les miennes pour trouver de gros financiers et industriels. Dans la collecte de fonds, il est vrai que j'excellais au point que beaucoup disaient que j'étais plus doué dans ce domaine que dans celui de découvrir des puits de pétrole.

Ce n'est pas mon ami Dennis « Wemus » Grubb qui les contredirait :

— Il n'a pas découvert de gros gisements. Sa force résidait dans la collecte de fonds. Il parvenait à obtenir de l'argent facilement grâce à son nom.

Que mon propre ami dise que si j'obtenais facilement l'argent, c'était grâce à mon père me déplaisait au plus haut point. David Gose, un géologue indépendant de Midland, enfonça davantage le couteau dans la plaie :

— Junior, rassemblait l'argent par l'intermédiaire des amis de son père. Il n'y allait pas par quatre chemins. Le jeune Bush n'avait pas beaucoup de succès en tant que pétrolier. Ils l'ont accepté parce que son père était, ce que l'on sait.

J'enrageais lorsque j'entendais cela, et j'essayais de donner d'autres explications.

— Il s'agissait principalement d'amis de mon oncle. De mon oncle Jonathan Bush, important agent de change à New York qui m'avait présenté à ses clients.

Russell Reynolds Jr, qui était un vieil ami de la famille, pouvait en témoigner.

— John Bush m'a appelé un jour pour me parler de son neveu, George, qui était dans l'industrie pétrolière. Il m'a demandé si cela m'intéressait d'investir. George W. est donc venu me voir, et je me suis dit que c'était une véritable star.

J'avais des atouts, et je pouvais appâter les gens. Ça, je le savais, car j'ai toujours su manipuler les gens avec un sourire, une tape dans le dos, un mot pour rire, et un tas de petits trucs que je ne veux pas dévoiler. Je sais aussi que je pouvais me faire manipuler si on savait me brosser dans le sens du poil.

Finalement, je me suis retrouvé avec un pactole de cinq millions de dollars financés par plus de cinquante investisseurs. La plupart espérait un retour d'ascenseur dans un avenir plus ou moins proche. Comme le démontre cette remarque de ¹⁵Larry Makinson :

— Les hommes politiques ont plus d'un tour dans leur sac et parfois les tours les plus subtils sont ceux que les gens préfèrent. Si vous pouvez aider le fils de quelqu'un dans une entreprise, c'est une façon dont vous pouvez établir des relations à long terme susceptibles de se révéler infiniment plus fructueuses que les dollars que vous avez investis dans une entreprise en démarrage.

Bien sûr, je me défendais bec et ongles contre de tels cafardages :

— Ce sont des personnes sensées et cela ne les intéressait pas de perdre de l'argent. Ce qui les intéressait, c'était gagner de l'argent [...] Je pense que les idées sont plus importantes que mon nom. Les gens n'aiment pas jeter l'argent par les fenêtres.

Un ancien conseiller texan, dont j'ai oublié le nom, et qui était collecteur de fonds pour le parti républicain, me déclara :

— Non, les gens n'aiment pas jeter l'argent par les fenêtres. Mais l'argent et le pouvoir sont liés. Les grands noms qui ont investi dans l'entreprise Bush espéraient de toute évidence obtenir un jour un retour sur leurs investissements.

Ma famille participa également à hauteur de 180 000 dollars.

Enfin papa !

Pendant trois ans, malgré notre désir, nous ne pûmes avoir d'enfants. À tel point que Laura et moi décidâmes d'en adopter un. En novembre **1981** alors que j'étais sur le point de finaliser ma nouvelle société, j'appris la merveilleuse nouvelle par un coup de téléphone du médecin de Laura que j'étais papa de deux jumelles : Jenna et Barbara, les prénoms de leurs grand-mères. Elles vinrent avec deux mois d'avance, par une césarienne à cause de l'état de santé précaire de Laura. Les petites naquirent en pleine forme, et leur mère se rétablit rapidement. Dieu merci ! Une fois, Laura parla de cette époque bénie :

— L'un de nos souvenirs, c'était lorsque le matin chacun de nous deux donnait son biberon à l'une des filles tout en buvant son café, et en lisant des nouvelles. Ça reste une très belle période de notre vie. C'est très bien tombé que nous ayons des jumelles, chacun en avait une à bercer, et George s'y est mis en même temps que moi.

J'ai gardé un autre souvenir de cette année 1981 au cours de laquelle je fêtais mes 35 ans. Lors d'un repas de famille. J'avais à mes côtés une amie de mes parents qui semblait avoir basculé sur la cinquantaine. Elle était charmante et encore superbe. J'ai vraiment réalisé ce jour que ce qui semble amusant sous l'effet de la boisson semble parfois si stupide le lendemain. Je m'étais envoyé un certain nombre de bourbons et Sevens à travers la cravate, si bien que sans être saoul, je commençais à être vraiment à l'aise. Me tournant vers elle, tout de go, je lui demande :

— Alors, c'est comment le sexe après 50 ans ?

Tout le monde fit les yeux ronds. Chacun mit la bouche en cul de poule, et plongea le regard dans son assiette. Sauf Laura et maman qui me fusillaient des mirettes. Quel sale moment, j'ai passé ! La brave dame eut un petit rire qui permit à la soirée de reprendre son cours normal comme si de rien n'était. Le lendemain, j'ai appelé l'amie de maman pour lui présenter mes excuses.

Le jour de mes 50 ans, alors que j'étais gouverneur, j'ai reçu un petit mot de cette dame charmante :

— Eh bien, Georges, comment est-ce ?

Bush Exploration - Ma deuxième faillite

La dernière ligne droite pour constituer ma nouvelle société à nom collectif devait passer par une dernière négociation avec Philip A. Uzielli qui détenait « *Executive Resource* » (une entreprise panaméenne), et qui était un ami de James A. Backer III, l'irremplaçable assistant politique, ministre et

¹⁵ Directeur exécutif du Center for Responsive Politics ; groupe de recherche impartial de Washington

conseiller de mon père. Aux mauvaises langues qui y voyaient une explication de cause à effet, je répondais :

— Je l'ai su par la suite. Je ne le savais pas à l'époque.

Toujours est-il que Philip investit un million de dollars en échange de 10 % du capital social d'*Arbusto*.

Les principaux actionnaires estimèrent devoir changer le nom « *Arbusto* » en « *Bush Exploration* » que ça sonnerait mieux aux oreilles, et sauterait aussitôt aux yeux de nouveaux investisseurs. On changea donc le nom à la demande générale. Dommage, j'aimais bien « *Arbusto* ». Il faut dire qu'avec papa, passé de sénateur, à ambassadeur à l'ONU, puis de directeur de la CIA, à vice-président des États-Unis, le nom de la famille avait pris de la valeur.

En 1983, avec un bilan désastreux, *Bush Exploration* se trouva dans les mêmes conditions qu'*Arbustos* au cours de l'année 1981.

Spectrum 7 Energy Corp - Ma troisième faillite

En 1984, la situation devint catastrophique, et j'échappais à la faillite grâce au rachat de *Bush Exploration* par *Spectrum 7 Energy Corp*, une société texane dont les deux plus grands actionnaires étaient William DeWitt Jr. et Mercer Reynolds III qui étaient supporters de papa et Reagan, et qui m'aidèrent, en 1989, à acheter l'équipe de base-ball des Texas Rangers.

DeWitt m'invita à un déjeuner au cours duquel il me proposa la place de président-directeur général, avec un salaire annuel de 75 000 dollars et 1,1 million d'actions. Bien sûr, j'acceptais. C'était une véritable aubaine du ciel. Quoique, j'appris par Paul Rea, un de mes meilleurs amis que DeWitt aurait dit :

— C'est George qui nous intéressait, vraiment pas sa compagnie. [...] Le nom de Bush était comme un sésame. Voilà un type avec qui les investisseurs acceptent immédiatement de discuter.

Le salut par Harken Energy Corp

En 1986, le prix du pétrole s'effondra. De nombreuses compagnies firent faillite. « *Spectrum 7 Energy Corp* » faillit connaître le même sort. Heureusement, la société de Dallas, la « *Harken Energy Corp* » la racheta. Je me retrouvais dans le conseil d'administration avec 600 000 dollars du capital d'« *Harken* » en échange de ma participation dans *Spectrum* et en plus consultant pour les « relations avec les investisseurs et les placements de capitaux » avec un salaire entre 80 000 et 100 000 dollars annuels.

Une fois de plus, je ne m'en sortais pas trop mal de ma troisième désastreuse faillite. J'avais tiré au bon moment les marrons du feu. Mais à force, je me demandais si je ne portais pas la poisse aux entreprises qui traitaient avec moi.

Philip A. Uzielli, fut bien brave à mon égard :

— Cela se révéla désastreux, bien que ce ne fût pas la faute de George. Le Seigneur n'avait pas mis le pétrole à cet endroit.

S'il est vrai que c'était humiliant d'échouer aussi systématiquement je considérai que cela ne m'empêchait pas financièrement de m'en sortir de mieux en mieux, et cela me consolait dans une large mesure. N'empêche que ces fiascos à répétitions me servirent quelques années plus tard pour étoffer mes discours lors de ma campagne pour le Gouvernement du Texas :

— Je sais de quoi je parle, moi aussi, plus que tout autre, j'ai dû souffrir pour mes entreprises pour les sortir de la débâcle des années quatre-vingt, alors que le prix du baril s'écroulait chaque jour. J'ai appris à compatir aux combats quotidiens du Texan moyen. Tout le monde dans le Bassin Permien ressentait la même chose, et peu importait qui était votre père.

Chapitre 6- Le religieux

La nouvelle naissance en Jésus

Comme je vous l'ai dit, depuis que j'avais promis à Jimmy Allison d'être sobre, j'avais sacrément ralenti sur le whisky pendant toute la durée de la campagne qui dura près d'un an. Après ma première rencontre avec Laura et notre mariage, j'avais continué à réduire les soirées festives. Ce ralentissement se poursuivait avec la naissance des jumelles. Laura satisfaite, toujours calme, optimiste et ravie déclarait :

— Chaque étape correspondait à un nouvel exercice de discipline. Il aime ça. Ça lui fait du bien de renoncer à ses mauvaises habitudes.

Enfin, j'avais, comme dit un ami, commencé ma « longue route tortueuse vers la maturité ». Bien que je me modérais, il n'empêche que ma route fut tellement longue, large et tortueuse qu'il m'aurait fallu peut-être une éternité pour la rendre droite.

Heureusement, Dieu m'envoya le Révérend Billy Graham, célèbre télévangéliste très écouté de plusieurs présidents américains, dont mon père qui lui demandait souvent conseil, avant, pendant et après son accession au poste suprême. Il se prit d'affection pour moi, parce que d'abord c'était un ami de ma famille, et ensuite parce que son fils Graham connut lui aussi de graves problèmes avec la boisson avant de reprendre le chemin étroit et resserré qui ramène à Jésus.

En 1986, lors d'une soirée passée dans la propriété du Maine de ma famille, nous nous promenions sur la plage. Il me demanda :

— Es-tu en règle avec Dieu ?

— Eh bien, durant les cinq années passées moi et ma famille nous sommes allés régulièrement à l'office de l'église méthodiste de Midland. J'ai même enseigné à plusieurs le catéchisme.

Le Révérend n'était pas né de la dernière pluie, il connaissait et pratiquait les gens de toutes sortes. Il ne fut pas dupe de ma réponse. Il posa sa main sur mon épaule. Puis d'un ton sévère me rétorqua :

— Tu n'as pas répondu à ma question, fils. Possèdes-tu la paix et la compréhension avec Dieu qui ne peut s'obtenir que par notre Seigneur Jésus-Christ ?

Je ne pouvais pas continuer à lui raconter des sornettes, et je retirais mon masque :

— Non, je n'ai pas toujours suivi le droit chemin. Après mes échecs, au lieu de me tourner vers Dieu pour m'en sortir, j'ai sombré davantage dans la boisson pour les oublier.

— Vivre sans Dieu à ses côtés dans ce monde, c'est être terriblement seul. S'il y a une seule chose que je veux que tu n'oublies pas en rentrant au Texas, c'est que Dieu t'aime, George, et que Dieu s'intéresse à toi. Pour confier de nouveau ta vie à Jésus-Christ, tu dois renoncer à ce dernier démon avant de devenir un autre homme. Confie-le à Dieu, George, il se chargera du fardeau et te délivrera.

Ce soir-là, je devins un disciple de Billy qui planta en moi un véritable esprit de repentance comme une graine de moutarde qu'on aurait semée. Mais il lui fallait du temps pour pousser, et j'ai changé peu à peu. Il me fallut quelques mois pour que je règle définitivement mes comptes avec mon démon.

Ce fut, lors d'une soirée entre amis en mars 1986. Ce fut une nouba mémorable. Le lendemain de la fête, je me réveillais dans la chambre de l'hôtel. Comme un zombie, je me dirigeais vers la salle de bain. Devant la glace, je découvris un homme en pleine décrépitude : les cheveux en bataille, avec du vomi séché partout, les yeux injectés de sang qui coulait. Je tombais à genoux. Je sanglotais sans pouvoir m'arrêter en demandant à Dieu de me sauver avant que la boisson ne me tue. Je jurai que je ne toucherais plus jamais à une goutte d'alcool.

Au petit-déjeuner, je n'ai rien dit à Laura de ma décision irrévocable ni à personne d'autre. C'est facile de dire : « J'arrête », mais cette fois-ci, j'en avais vraiment l'intention. Ce n'est que le soir, à notre retour à Midland que je lui ai annoncé la nouvelle.

Elle raconte :

— Il a simplement dit « Je vais arrêter », et il l'a fait. Et voilà. Nous en avons par la suite plaisanté, disant que c'était la note salée du bar qui l'avait poussé à arrêter.